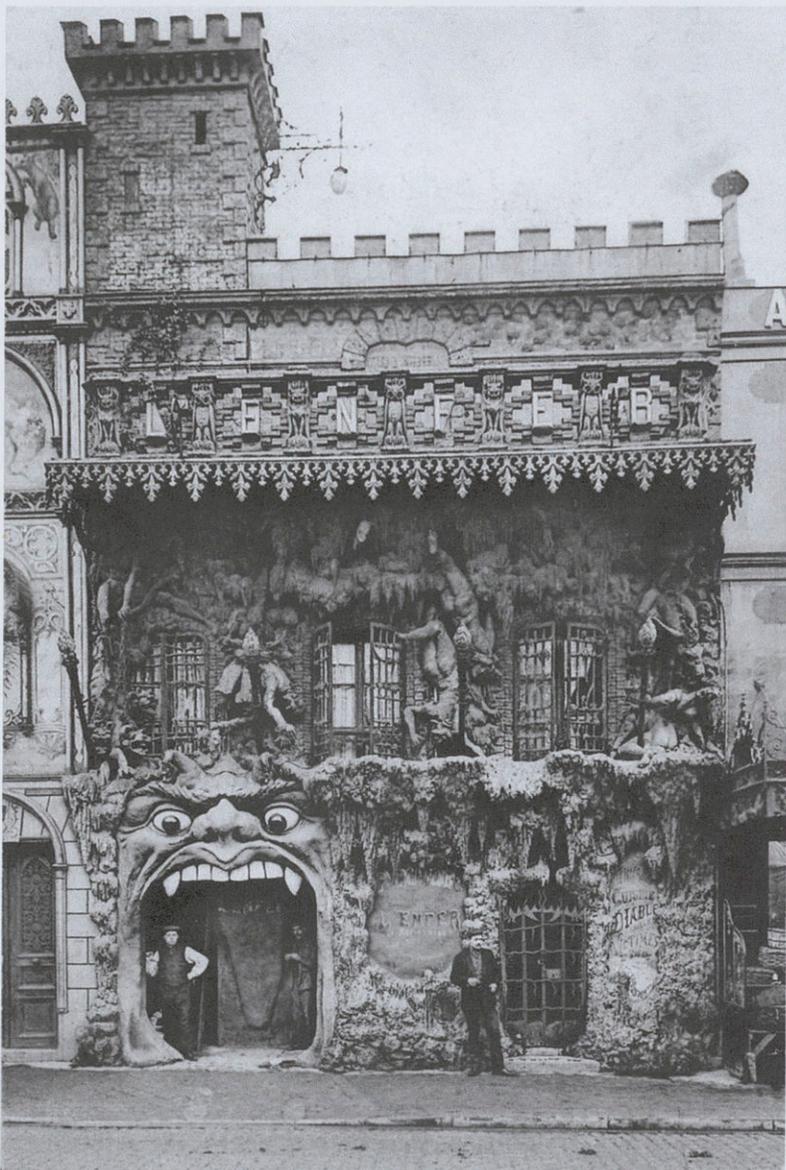


LE 18^E DU MOIS

HALLE SAINT-PIERRE SOUTENIR UN JOYAU CULTUREL ▶ P.13



DR - Jean-Claude N'Diaye

CABARETS DISPARUS VOYAGES DANS L'AU-DELÀ ▶ P.18

GUILLAUME HUART RECOMPOSE LE PASSÉ DE SON IMMEUBLE ▶ P.12



HANDICAP À L'ÉCOLE DES PROJETS INCLUSIFS ▶ P.2

Léa Balage, premiers pas à l'Assemblée ▶ P.4



30 ANS

C'EST EN NOVEMBRE ! ▶ P.10

de Fol 50 32715

GRANDIR ENSEMBLE POUR RÉUSSIR L'INTÉGRATION

Fin d'année emblématique de l'esprit qui règne à l'école Guadeloupe, classée REP : début juillet, dans le préau aménagé en salle de spectacle, les enfants qui forment le public viennent s'installer dans un brouhaha joyeux mais contenu. Le spectacle, conçu pour une quarantaine d'entre eux, débute par un petit discours sur l'attention à porter aux autres, une pratique systématique dans cet établissement un peu particulier.

La salle devient parfaitement attentive et quelle n'est pas la surprise du spectateur de découvrir une pièce de théâtre enlevée, apprise parfaitement, jouée avec un brio et une maîtrise que l'on trouve peu chez des enfants de niveau CE1-CE2-CM1. Nous sommes loin de ce que l'on nomme souvent avec trop de mépris, un spectacle de « patronage » ! Il faut dire que les enfants-acteurs sont des pros du théâtre : leurs enseignantes

les ont emmenés dix fois cette année au spectacle, pour qu'ils se frottent à la scène professionnelle. Du théâtre au cirque, ils ont pu poser des questions, découvrir les coulisses et pratiquer eux-mêmes. C'est tout l'esprit de la pédagogie de cette école, pas tout à fait comme les autres, puisque sur 170 enfants inscrits, elle compte entre 35 et 40 enfants en situation de handicap, de toute nature et revendique cette spécificité. « Neuf d'entre eux étaient sur scène, vous ne les avez même pas repérés, n'est-ce pas ? C'est notre grand jeu », s'amuse l'une des enseignantes, convaincue du bien-fondé de cette intégration mûrement réfléchie et assumée par tous, adultes comme enfants.

La force du mélange

Un peu d'histoire : dans les années 80, l'école était alors un collège qui accueillait que des enfants en situation de handicap. Il a ensuite été transformé en école spécialisée où ont été

installées à l'époque quatre anciennes classes pour l'intégration scolaire (CLIS) et une classe pour les non-françophones (CLIN, actuellement UPEAA), qui se mélangeaient assez bien. Jean-Pierre Germain, directeur historique, avait beaucoup œuvré avant tout le monde pour créer une école que l'on appelle actuellement inclusive.

À présent, elle compte 34 enfants inscrits en unités localisées pour l'inclusion scolaire (ULIS) répartis dans trois dispositifs. Deux pour des troubles spécifiques du langage et des apprentissages (ULIS TSLA) et une pour des troubles des fonctions cognitives ou du spectre autistique (ULIS TFC-TSA), celui-ci devenant peu à peu spécifiquement dédié aux enfants autistes, dont le nombre augmente. Ils sont gérés par trois coordinatrices, des professeuses spécialisées. Tous les

enfants sont inscrits dans leur classe d'âge, non en fonction de leur niveau. Après une semaine de rentrée en immersion totale, leur emploi du temps est aménagé en fonction des besoins de chacun, dans le cadre des projets personnalisés d'inclusion (PPI), très fréquents qui déterminent le temps de présence de l'enfant handicapé dans sa classe et sa participation aux différents projets.

Pour les professeurs, le nombre élevé d'enfants en situation de handicap est un atout : « Quand on se présente comme une école spécialisée, les gens de l'extérieur cherchent les enfants porteurs de handicap et ne trouvent jamais les bons », s'amuse-elles en riant. Le principe, un des points forts de cette philosophie, c'est que dès l'arrivée dans l'école, quels que soient les enfants inscrits, on parle du handicap, on le nomme et on évoque la notion de différence et de bienveillance à l'égard de l'autre. « Toute l'école en bénéficie, poursuivent-elles. Et ce sont les enfants eux-mêmes qui sont moteurs de l'inclusion. »

La grande force de l'école, c'est ce mélange. Même lors des journées à

Les enseignants de l'école élémentaire Guadeloupe souhaitent continuer à accueillir des enfants en situation de handicap et revendiquent une reconnaissance de leur spécialisation.

thème, où les enfants sont tous ensemble quel que soit leur âge, personne ne se reconnaît vraiment comme handicapé : « Quand on leur demande, ce sont ceux qui ne le sont pas qui lèvent la main ! Ils se trouvent tous un handicap, parce qu'ils trouvent cela formidable. »

Partager l'expérience

Outre l'engagement et la foi des adultes, le secret, selon une enseignante présente au sein de l'école depuis dix-huit ans, ce sont les moyens : il y a des effectifs réduits

du au classement maintenu en REP (bien que tout le monde souhaite un classement en REP+) et des accompagnants d'enfants en situation de handicap (AESH). « On a une école plutôt calme, et les autres enfants nous aident à gérer ceux qui sont parfois en crise. Dans la cour, tout le monde joue ensemble. » Grâce à

« Quand on se présente comme une école spécialisée, les gens de l'extérieur cherchent les enfants porteurs de handicap et ne trouvent jamais les bons »

ce savoir-faire face au handicap, véridique atout, les enfants concernés vivent mieux leur scolarité. « Maintenant, on se bat pour conserver nos trois ULIS, au grand étonnement de nos collègues d'autres écoles ou de l'administration, soupire l'enseignante. On est toujours un peu vus comme des extra-terrestres. »

Forts de leur expérience, les enseignants souhaiteraient la partager davantage, la voir reconnue, obtenir les moyens d'y réfléchir encore et d'y travailler ensemble. Évidemment, ce type d'école ne rentre pas dans les clous d'une administration toujours soumise à la politique du chiffre, plus qu'à celle du résultat humain, plus difficilement quantifiable.

Bonne nouvelle, après un an de direction non spécialisée, une directrice titulaire du certificat d'aptitude professionnelle aux pratiques de l'éducation inclusive (CAPEI) a été nommée depuis un an. Elle vient de la Maison du handicap et d'une certaine façon, atteste de la spécificité de cet établissement, où, qui que l'on soit, il fait bon grandir. ●

DOMINIQUE BOUTEL



Jean-Claude N'Diaye

INCLUSION AUTISME, UN PROJET PILOTE DANS LE 18E

La Cité éducative du 18e, en lien avec la Ligue de l'enseignement et l'association Ikigai, a mis en place une formation des personnes concernées par l'autisme chez les enfants et leur inclusion.

Depuis avril de cette année, cette structure sous l'égide de la préfecture, de l'Académie de Paris et de la Mairie avec pour objectifs, entre autres, de resserrer les alliances éducatives dans les quartiers en politique de la Ville (QPV), mène une action pilote visant à soutenir et accompagner l'inclusion des enfants autistes et/ou porteurs d'autres troubles du neurodéveloppement.

En effet, si le mot autisme passe de plus en plus dans le langage courant, parfois même à contre-emploi, peu de gens, à part ceux directement concernés, en connaissent réellement les effets, les troubles et les moyens qui peuvent être mis en œuvre pour aider les enfants autistes à mieux s'intégrer à l'école et dans leur vie. Pourtant, l'autisme touche 2% de la population mondiale, les troubles du neurodéveloppement 16%, ce qui n'est pas rien ! Tout commence par le dépistage, question délicate car elle suppose la reconnaissance par les familles d'un trouble qu'il n'est pas souvent facile d'admettre (voir notre numéro 326). Puis il y a les démarches administratives. Pour faire reconnaître ce handicap et permettre ainsi à l'enfant de bénéficier de certaines aides, en particulier dans le milieu scolaire et à la famille une compensation attribuée par la Maison départementale pour les personnes handicapées (MDPH), il faut remplir un dossier très complexe qui débute par un diagnostic médical....

Cependant, depuis la loi de 2005, l'école est un droit pour tous les enfants porteurs d'un handicap. Deux filières de scolarisation sont possibles : soit les établissements scolaires classiques, soit les instituts médico-éducatifs. Encore faut-il donner aux équipes éducatives, aux familles et aux associations, des outils pour aider les enfants à s'intégrer le mieux possible (votre notre article, ci-contre).

Favoriser la socialisation

Pour concrétiser son projet, la Cité éducative s'est adjoint les compétences d'une association spécialisée sur le sujet depuis 2016, Ikigai qui signifie en japonais « joie de vivre et raison d'être », un nom porteur d'espoir. Elle est présidée depuis 2021 par Sofia Ben Yahmed. Elle-même maman d'un enfant autiste, elle accompagne les enfants atteints de troubles sur le chemin de l'école et de la socialisa-



Pavel Danilyuk // Pexels

tion, expérimentant des réponses aux besoins exprimés par les familles concernées : échanges et soutien, aide administrative, l'association est sur le terrain et a développé de nombreux outils et une réflexion approfondie sur les questions que pose l'inclusion.

Le projet se déroule actuellement dans quatre écoles maternelles, Saint-Luc, Emile Duployé, Fernand Labori et 72 rue Championnet, ainsi qu'avec deux associations, Le Petit Ney et Culture 2+, qui ont construit un lien fort avec les familles et le monde de la petite enfance dans leurs quartiers respectifs, la porte Montmartre et La Chapelle.

Connaître les besoins et les outils

L'objectif majeur est de sensibiliser et de former les professionnels, enseignants, accompagnants des élèves en situation de handicap (AESH), animateurs du temps péri-scolaire, directeurs d'école ainsi que les parents, à une connaissance approfondie de ces troubles, de leurs manifestations, des besoins des enfants et des outils pouvant être utilisés. « L'école n'est pas adaptée à un enfant autiste non-accompagné. Il est souvent porteur d'une hyper sensibilité sensorielle », explique Sofia Ben Yahmed. Pour qu'il appréhende le collectif, se repère dans l'espace et dans le temps,

▲ Depuis une loi de 2005, l'école est un droit pour tous les enfants handicapés.

trouve sa place, le monde des adultes doit maîtriser les particularités qui permettent de comprendre. »

L'association a organisé ainsi des cafés des parents en zoom ou en présentiel et plus spécifiquement des « papothèques » où on peut s'exprimer dans sa langue d'origine. Au mois de juillet, un groupe d'échange de pratiques s'est mis en place au Petit Ney avec les éducateurs, afin de développer la « pair-aïdance » « un concept qui cherche à stimuler l'entraide entre groupes de pairs, enfants ou adultes » explique Sofia Ben Yahmed. Un autre aspect du projet, c'est l'aménagement des espaces scolaires pour prévenir les agressions sensorielles, faciliter l'orientation spatiale, comprendre les consignes... Si l'inclusion est devenue un impératif institutionnel, nombres de lieux sont encore inadaptés. « Sur le papier, c'est très bien mais dans la réalité ça l'est moins, on se heurte à un manque de moyens à tous niveaux », déplore la présidente, qui après avoir fait partie du monde enseignant, s'est formée pour devenir AESH, au cœur de la pratique. ● DOMINIQUE BOUTEL

www.association-ikigai.org

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-9034

Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Andreani, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Noémie Courcoux-Pégorier, Dominique Delpirou, Béatrice Dunner, William Even, Danielle Fournier, Michel Germain, Charlotte Grimont, Joachim Jarreau, Gilbert Kallenborn, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Geneviève Michaud, Sandra Mignot, Maxime Renaudet.

Photographies et illustrations

Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture

Sylvie Chatelin, Annie Katz, Maxime Renaudet, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef

Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original

Pilote Paris

Première rédactrice graphiste

Isabelle Royère

Bureau de l'association

Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux

Noël Bouttier, Valentina Casciù, Cornélie Paul, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution

Anne Bayley

Responsable des abonnements

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli

Marika Hubert

Directrice de la publication

Sylvie Chatelin

Fondateurs

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique

Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

**Tous les points
de vente sur
www.18dumois.info**

**PROCHAIN
NUMÉRO :
PARUTION
LE 30 SEPTEMBRE**

**RETROUVEZ
LE 18^e DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX**

**FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS**

BIENVENUE AU PALAIS BOURBON

Adjointe au maire du 18e (1), Léa Balage El Mariky a été élue députée de la 3e circonscription lors des législatives anticipées de juillet sous la bannière du Nouveau Front Populaire. Elle a fait ses premiers pas à l'Assemblée nationale.

Je suis fière de mes origines, annonce avec un grand sourire Léa Balage El Mariky, candidate aux législatives pour la deuxième fois dans la 3e circonscription de Paris, lors de son meeting de deuxième tour. *Balage c'est le Limousin, la Résistance et El Mariky, le Maroc, la persévérance*. Quelques jours après avoir battu Stanislas Guerini, l'ex ministre de la Transformation et de la Fonction publiques, la voici qui fait son entrée au Palais Bourbon. Un lieu moins impressionnant pour elle que pour d'autres nouveaux : elle y était déjà venue, avec Noël Mamère, qu'elle connaissait depuis Bègles, où elle a grandi et qui lui avait fait visiter les lieux avant qu'elle ne devienne plus tard sa collaboratrice à temps partiel, lors de son master à Sciences-Po Paris.

Vent debout contre le RN

Le premier jour, elle décrit une « *ambiance de rentrée des classes dans la joie et l'énergie de la découverte* ». Le personnel, « *très accueillant* », accueille chaque parlementaire dès qu'il franchit le porche et lui indique le parcours en plusieurs étapes pour les différentes inscriptions, la photo officielle, le badge, le bureau, etc. C'est là qu'elle choisit de ne pas sourire - elle qui est d'un naturel enjoué - à tous les nouveaux. « *Parmi ces gens avec qui je vais travailler, un tiers ont des idées que je combats* », explique celle qui refusera de serrer la main du député Rassemblement national qui était devant l'urne lors de l'élection

de la présidente de l'Assemblée nationale. Aussi, c'est avec plaisir qu'elle se dirige vers la première réunion du groupe écologiste et social, à l'issue de laquelle elle a été nommée à la commission des lois (celle qui prépare les textes législatifs) et élue porte-parole du groupe. Deux casquettes qui ressemblent à un exercice d'équilibre et où il faut savoir garder la tête froide, éviter les polémiques et agir dans l'intérêt du groupe.

Très tôt, la native d'Évry a « *eu à cœur de représenter les gens* » et d'être « *utile* ». Un adjectif qui revient souvent dans la bouche de cette récente maman de 34 ans qui sait qu'il lui faudra être encore plus organisée. « *Je n'ai pas envie de perdre du temps dans des trucs qui n'ont pas d'utilité pour les autres*, annonce-t-elle. *Des réunions pour des réunions, non !* »

Aussi bien le local que le global

En poursuivant son tour de l'Assemblée, elle apprend au bureau des transports qu'elle pourra bénéficier d'une carte Navigo, du demi-tarif sur les trajets en train et qu'elle aura droit à six voyages hors circonscription... en avion, un comble pour une élue écolo ! « *Je me suis promis de ne pas perdre pied par rapport aux avantages qui nous sont donnés*, dit-elle dans un grand éclat de rire. *Je ne veux pas que mon retour à la « vie civile » soit impossible parce que je ne saurais pas vivre autrement !* »

Aussi, elle s'est déjà mise au travail et a posé une question prioritaire de constitutionnalité, à la suite du vote des députés-ministres. Elle pense



Thierry Nectoux

que nos institutions ne sont pas prêtes, si l'extrême-droite arrivait au pouvoir, à une alternance dans l'autre sens. Elle évoque la difficulté à reconstruire les droits perdus, en témoigne la lutte pour l'IVG dans certains pays.

Alors, si tous les sujets autour de la démocratie participative et de la constitution la passionnent, elle n'oublie pas sa circonscription qu'elle a arpentée en tous sens lors de cette campagne législative au cours de laquelle « *des liens forts se sont noués avec des centaines de personnes* ». Selon son suppléant Pierre-Yvain Arnaud, « *elle sait utiliser ses expériences de vie et de travail pour trouver un point d'accroche et sortir des discours préfabri-*

qués », sans oublier que « *c'est une personne militante qui va au front et sait parler à tous pour convaincre* ».

On l'aura compris, le local et le global, sans les séparer, l'intéressent. D'ailleurs, avant même de travailler à l'été 2021 pour l'ONG Singa, qui a pour objet l'intégration des personnes réfugiées et migrantes, elle a réussi à faire sortir des Afghans de l'aéroport de Kaboul, en lien avec l'administration française. Maintenant, la nouvelle députée souhaite s'attaquer au problème des enfants à la rue. Être « *utile* » toujours ! ●

DANIELLE FOURNIER

(1) En charge des associations et de l'alimentation durable

Venez nous rencontrer au Forum

Comme chaque année en septembre, le Forum du temps libre et des loisirs, plus connu sous son petit nom de « forum des associations », réunira tout ce que compte notre arrondissement en terme de loisirs, sports, jardins partagés et culture. Ce sera l'occasion de rencontrer des citoyens engagés

et bénévoles dans les nombreuses associations qui font vivre le 18e. Le 18e du mois y sera également comme chaque année. N'hésitez pas à venir nous rencontrer pour nous faire part de vos attentes, ou nous dire ce que vous aimez (ou pas) dans nos vingt-quatre pages

mensuelles. Et pourquoi pas nous rejoindre. De la rédaction d'articles à la distribution du journal en passant par la communication, nous sommes preneurs de tous les talents. ●

L'ÉQUIPE DU 18E DU MOIS

Le samedi 14 septembre, de 10 h à 18 h, gymnase Ostermeyer, esplanade Nathalie Sarraute.

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT LUNDI 23 SEPTEMBRE

Salle des fêtes de la mairie,
18 h 30

LES KIOSQUES FETENT LES JEUX !

AMPHITHÉÂTRE
JARDINS D'EOLE

SAMEDI 7 SEPTEMBRE

Le Petit Bidule, musique
de la Belle Epoque,
de 16 h à 17 h.

DIMANCHE 22 SEPTEMBRE

Fantasy orchestra, reprise
éclectique, joyeuse et
costumée, de 16 h à 18 h.

SQUARE CARPEAUX

MERCREDI 11 SEPTEMBRE

Salsa et bachata pour
toute la famille - concert
et initiation, 15 h à 18 h.

DIMANCHE 29 SEPTEMBRE

Festival Kiosquorama

SQUARE CLIGNANCOURT

VENDREDI 27 SEPTEMBRE

Fanfare des Beaux-Arts
Octave Callot, de 17 h
à 18 h 30.

VIDE-GRENIERS

SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 SEPTEMBRE

Rue Caulaincourt.

SAMEDI 14 SEPTEMBRE

Rue Cugnot et place Hébert.

DIMANCHE 15 SEPTEMBRE

Brocante place
des Abbesses.

SAMEDI 28 SEPTEMBRE

Rue Caulaincourt,
inscription 06 11 57 42 41.

Esplanade Nathalie
Sarraute, école Pajol.

SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 SEPTEMBRE

Hasard ludique,
vente de vinyles et CD.
128 avenue de St-Ouen.

DIMANCHE 29 SEPTEMBRE

Au pied du Sacré-Cœur.

SAMEDI 5 OCTOBRE

Vide-greniers

Organisé par le centre
Paris Anim Hébert, des
associations partenaires
et un collectif de parents,
pour financer des projets
d'embellissement du
quartier, de 8 h à 17 h,
inscriptions à partir
du 2 septembre,
9 rue Tchaïkovski.

DU 5 AU 24 SEPTEMBRE

Budget participatif

Votez pour vos projets
préférés. Plusieurs points
de vote dont la mairie et sur
decider.paris.fr

RÉSULTATS LÉGISLATIVES

Des élections législatives anticipées se sont déroulées les 30 juin et 7 juillet derniers (voir notre numéro d'été juillet-août). En attendant de savoir qui sera le futur Premier ministre, retrouvez les résultats des trois circonscriptions de notre arrondissement.

3E CIRCONSCRIPTION DE PARIS

1er tour

Léa Balage El Mariky (NFP) **46,15%**
(24 441 voix)
Stanislas Guerini (Renaissance-Ensemble) **33,99%**
(18 001 voix)
Olga Podolskaia (RN) 8,89%
(4 709 voix)
Paul Hatte (Les Républicains) 7,78%
(4 118 voix)
Participation : 73,33 % (53 662 voix)
Votes blancs : 0,86 % (464 bulletins)
Votes nuls : 0,44 % (236 bulletins)

2ème tour

Léa Balage El Mariky (NFP) **53,59 %**
(25 915 voix) - ÉLUE
Stanislas Guerini (Renaissance-Ensemble) **46,41 %**
(22 444 voix)
Participation : 68,81 % (50 357 voix)
Votes blancs : 2,94 % (1 483 bulletins)
Votes nuls : 1,02 % (515 bulletins)

17E CIRCONSCRIPTION DE PARIS

1er tour

Danièle Obono (NFP) **64,23 %**
(26 238 voix) - ÉLUE
Kolia Bénié (Renaissance-Ensemble) **17,16 %**
(7 012 voix)
Anne de La Brélie (RN) 8,97 %
(3 666 voix)
Angélique Michel (Les Républicains)
3,96 % (1 619 voix)
Participation : 65,88 % (41 598 voix)
Votes blancs : 1,12 % (466 bulletins)
Votes nuls : 0,68 % (281 bulletins)

18E CIRCONSCRIPTION DE PARIS

1er tour

Aymeric Caron (NFP) **50,38 %**
(26 299 voix) - ÉLU
Pierre-Yves Bournazel (Horizons-Ensemble) **32,38 %**
(16 902)
Valérie Tirefort (RN) 6,98 % (3 641)
Rudolph Granier (Les Républicains) 4,18 % (2 184)
Participation : 75,14 % (52 837 voix)
Votes blancs : 0,78 % (414 bulletins)
Votes nuls : 0,42 % (223 bulletins)

Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

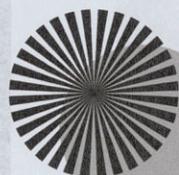
Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

SOLEIL ROSE

EN CE SOIR DE LA FIN D'AOÛT,

Paris, propre et calme, est presque candide. Les marques des lourdes gouttes qui ont fait ployer les feuilles la veille sont encore visibles au pied des arbres. Entre deux Jeux, Paris profite de l'accalmie. Pour une fois, Paris n'empeste pas. Rue Custine, un homme en costume dîne seul en terrasse. L'air pressé et sérieux, absorbé par sa lecture, il ne porte aucune attention au contenu de son assiette qu'il vide d'habiles coups de baguette. Assis comme pour un déjeuner sur le pouce, entre deux tablées de jeunes au teint halé et à l'air reposé, il dénote. Il est l'envoyé de septembre qui rappelle aux vacanciers qu'ils ne devraient pas tarder à s'y remettre.

Au parc Marcel-Bleustein-Blanchet, le début de soirée est parfait. Un régal pour la photographe qui couvre le lancement du festival Cinéscale. Le ciel bleu que parcourent de longues et fluides traînées blanches rosit à mesure que le soleil descend. Les teintes s'adoucissent, le béton est moins noir et la pierre moins grise. C'est un soir à tomber amoureux. Seuls les véhicules des forces de l'ordre, garés en grand nombre derrière la basilique, ne s'attendent pas du spectacle. Ils restent plantés là, violents, fluorescents, renvoyant sans aucune nuance les couleurs les plus vives qui semblaient disparues dans le soir.



NATURE

LA HUPPE FASCIÉE OU "L'OISEAU PAPIILLON"

Espèce en déclin, la huppe fasciée est un oiseau migrateur qui niche principalement en Europe méridionale mais on l'aperçoit de temps en temps maintenant sous nos climats. Un effet du réchauffement climatique ?

Il y a quatre cent ans, lorsque le roi Louis XIII, grand amateur de fauconnerie, allait chasser au vol dans le bois de Boulogne, ses captures les plus courantes étaient les corneilles, les pies, les perdrix et... les huppées fasciées. Ces deux derniers oiseaux nous rappellent que le bois d'alors était largement parsemé de prairies où paissaient les troupeaux de vaches et de moutons des monastères environnants. La huppe, que vous avez peut-être observée lors de vos vacances estivales, fréquentait probablement à l'époque les pâtures de Montmartre et de La Chapelle. C'est un volatile très original qui depuis longtemps a frappé ses observateurs. Citée dans le Coran, elle révèle au roi Salomon l'existence de la reine de Saba et elle est la guide des oiseaux dans le grand poème en persan écrit par le poète soufi Farid al-Din Attar en 1177.

Oupoupoup

À peine plus grosse qu'un merle, elle semble plus grande, surtout lorsqu'elle redresse sa belle crête érectile. Son plumage est roux à l'exception des ailes et de la queue qui sont noires rayées de blanc, d'où son adjectif fascié. Son nom latin *Upupa epops* est inspiré par son curieux chant en trois syllabes : oupoupoup, oupoupoup... inlassablement répété par le mâle au printemps

lorsqu'il revient prendre possession de son territoire.

La huppe cherche ses proies au sol, fouillant la terre de son long bec recourbé pour en extraire grillons, courtilières et autres vers blancs. À l'air libre elle capture des criquets, coléoptères, voire des lézards. Pour nicher, le couple s'installe dans une cavité située dans un arbre ou un mur, éventuellement un nichoir, souvent assez bas, où la femelle pondra généralement cinq à six oeufs. Les jeunes au nid dégagent une odeur nauséabonde probablement destinée à dissuader d'éventuels prédateurs. Une fois la nichée élevée, toute la famille repart hiverner en Afrique ou dans la zone méditerranéenne.

Confinée surtout dans le sud de la France, la huppe fasciée est assez rare en Ile-de-France avec une vingtaine de couples nicheurs recensés en 2014, mais profitant peut-être du réchauffement climatique, elle y est de plus en plus observée. Et justement, contre toute attente, un couple a niché cette année au jardin du Pré Catelan, dans le bois de Boulogne ! Avec l'installation d'un couple de faucons hobereau dans le cimetière du Père Lachaise, cette nidification des huppées sur le sol parisien constitue l'autre bonne nouvelle de 2024. Alors à quand le retour des huppées sur la Butte Montmartre ? ●

JACKY LIBAUD



Ph. J. Coatmeur



L'INOUBLIABLE MORUE DE MARIE-JOSÉ ANDRADE

Au cœur du 18e, l'Association culturelle portugaise créée en mars 1995 par José Luis Andrade et son épouse Marie-José propose une cuisine maison qui fait le bonheur des clients habitués ou de passage.

Avec son esprit de convivialité et son sens de l'accueil, le Portugal est une destination gastronomique très caractéristique et unique avec des influences atlantiques et méditerranéennes. C'est en partie pour cela que les clients sont nombreux à l'heure du déjeuner à venir déguster la morue et les nombreux autres plats portugais préparés par Marie-José Andrade et son mari José Luis, lequel est derrière le fourneau en début de semaine. Au menu (15 € la semaine et 16 € le samedi), on retrouve la légendaire feijoada, sorte de cassoulet composé de haricots noirs, mais aussi l'alentejana qui mélange de l'émincé de porc, des coques et des frites. Sans oublier le délicieux cocido, un pot au feu lusophone à base de pois chiches et l'indéboulonnable bacalhau.

La morue, le mot magique

Au restaurant de l'Association culturelle portugaise des arts et métiers (ACPAO), les clients sont chaleureusement accueillis par les écussons du Portugal et de la France et un Benvindo écrit en gros caractères. Naturellement la communauté portugaise est très présente dans la grande salle, où le service (parfait) est effectué par Juliette Salgado et Tania, la

fille des patrons. Au fond, la cuisine laisse échapper une odeur de bacalhau, qui est le mot magique ici. Une fois prononcé, tout le monde sait ce dont il s'agit, la morue séchée et salée, la morue portugaise, déclinée différemment selon la semaine (grillée, nature, à Brás ou à la crème). C'est tout un art de préparer la morue, qui doit tremper dans l'eau entre 24 et 72 heures et que l'eau doit être changée toutes les 6 heures. En l'espace d'un instant, on oublie que l'on est à Paris tellement l'ambiance des lieux nous donne l'impression d'être au Portugal. « Je viens régulièrement, la cuisine est excellente, je retrouve les saveurs de mon pays » confie Antonio Dos Reis, un habitué des lieux.

Jean Arnaud, 94 ans, vient tous les midis et n'en laisse pas une miette. « Je suis comme chez moi ici, il y a un esprit de famille et les plats sont très bons », souligne le nonagénaire. Certaines semaines, un poulpe délicieux et préparé à la perfection est également au menu pour le plus grand plaisir des gourmets. Des grillades appétissantes font aussi le bonheur des papilles gustatives de la clientèle alors que les desserts maison sont nombreux. Alors n'hésitez pas, poussez la porte du 121 rue Championnet ●

MICHEL GERMAIN

ACPAO, ouvert de 12 h à 14 h du lundi au samedi, 121 Rue Championnet (M° Porte de Clignancourt ou Porte de Saint-Ouen),

“Je veux voir mon enfant et éviter qu’il grandisse sans père.”

Elias, 27 ans, comparaît devant la 23e chambre du tribunal judiciaire de Paris pour une énième histoire de crack qui vient compliquer son parcours de vie semé d’embûches.

Dans le sac à dos d’Elias, la police a trouvé 4,30 g de cocaïne et 475 €. « Je gardais le sac de quelqu’un » explique-t-il à la présidente de la 23e chambre du tribunal judiciaire. Pourtant, un équipage de police l’a observé plusieurs minutes durant, proposer du crack à des usagers de drogue à la sortie d’une association de réduction des risques boulevard Ney. L’homme de 27 ans a déjà été interpellé six fois auparavant. Et condamné trois fois pour un vol aggravé et deux infractions à la législation sur les stupéfiants. « Je ne comprend pas ce que vous faites ici puisque votre adresse est à Nantes » soulève

la présidente. « Peut-être se procurer du crack », avance la procureure. Le jeune Somalien reconnaît la possession et l’usage de drogue mais pas la cession. S’il vient à Paris, c’est pour son suivi en addictologie. Et surtout, honorer ses rendez-vous avec l’administration. Il a déposé une demande d’asile. Il était convoqué hier... La lecture de l’enquête sociale révèle l’une de ces trop nombreuses histoires de migration. Elias a fui son pays en 2020 après l’assassinat de ses parents et de sa sœur. Il avait 23 ans. Arrivé en France, il s’est mis en couple avec une bénévole d’une association d’aide aux migrants

et est devenu père. Il vit de son allocation de demandeur d’asile et de quelques petits boulots. Faute d’interprète lors de sa garde à vue, sa compagne n’a pas été informée de son interpellation. Et n’a pu bénéficier d’aucun soin. « Je veux tout arrêter, supplie le prévenu. Je veux voir mon enfant et éviter qu’il grandisse sans père. » La procureure ne l’entend pas de cette oreille. Elle requiert dix mois de détention et le maintien en incarcération. Les PV de garde à vue sont annulés. Pas ceux de flagrance. Mais les réquisitions sont suivies par le tribunal. ● SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

UN MILITANT ENGAGÉ DANS LE 18E

André Lacroix est décédé le 3 août dernier. Responsable associatif très actif, il a notamment participé à l’aventure d’Accueil et promotion. Une des anciennes bénévoles nous a adressé ce témoignage.



social majeur, en particulier dans le 18e : cours d’alphabétisation, permanences juridiques, soutien scolaire, domiciliation de travailleurs immigrés sans-papiers.

Il a su impulser des dynamiques autour des valeurs universelles de fraternité, de solidarité, d’engagement auprès des plus fragiles, d’égalité entre salariés et bénévoles dans une démarche d’éducation populaire. Il a su passer le relais et l’association a poursuivi son développement avec la création d’un centre social rue

Laghouat. Nul doute que l’esprit d’Accueil et Promotion perdure chez ceux qui ont eu la chance de participer à l’aventure. C’était bien. ●

GENEVÈVE MICHAUD

André Lacroix a été délégué général d’Emmaüs Solidarité de 1991 à 2005. Il a notamment été l’un des premiers à défendre le travail des maraudeurs et des accueils de jour, au début des années 90. Il est l’auteur de *Des rues et des hommes - les SDF, une question de société*, préfacé par l’abbé Pierre (Ed. Dunod, 2006).

André Lacroix c’est d’abord un engagement de solidarité comme prêtre éducateur dans les quartiers déshérités de Strasbourg, mais aussi au Liban et au Sénégal. C’est aussi une rupture avec l’institution religieuse et l’intégration dans une équipe de prêtres ouvriers installés en 1972 dans le 18e, engagés dans une démarche de solidarité avec le monde du travail.

D’abord bénévole dans l’association de solidarité avec les travailleurs immigrés, Accueil et promotion, André assure des cours d’alphabétisation, activité qu’il poursuivra pendant une quinzaine d’années. En 1974, l’association qui traverse une grave crise embauche André pour tenter de régler les dissensions et d’assainir la situation financière. Il relève le défi et fait d’Accueil et promotion un acteur



Chez Marc

Depuis 25 ans dans le quartier

Coiffeur **Visagiste** **Styliste** **Coloriste** **Barbier**



Ouvert du lundi au samedi de 10h30 à 20h

59, rue Doudeauville
01 42 64 46 61

JUSQU’AU DIMANCHE 8 SEPTEMBRE

Ciné en plein air

Festival Gare aux docs : *Alpenland* (le 31/08), *Soleil vert et alerte rouge* (le 1er), *Là est ma maison* (le 6), *Finite : the climate of change* (le 7), *Foragers* (le 8) à La Recyclerie, 83 boulevard Ornano, accueil à 19 h 30. larecyclerie.com

Danse au square

Avec la Permanence chorégraphique, au square Louise de Marillac, aux Jardins d’Eole et à Chapelle-Charbon.

Le 18e fête les Jeux

Grand écran, animations culturelles et sportives aux Jardins d’Eole, 47 rue d’Aubervilliers et au square Léon Serpollet, 162 rue Marcadet : yoga, babyfoot, conte, badminton, pétanque, tango...

MERCREDI 4 SEPTEMBRE

Nouvelle BD

Jeux, goûter et dédicace pour la nouvelle série *Akissi de Paris* par Marguerite Abouet, primée à Angoulême pour les célèbres albums *Aya de Youpougon*. Librairie La Régulière, 43 rue Myrha, 16 h 30-18 h 30.

MARDI 10 SEPTEMBRE

Récits de migrants

Rencontre avec Mathias Gardet pour son livre *Nous sommes venus en France : voix de jeunes Algériens, 1945-1963*, à 19 h à La Régulière. D’autres rendez-vous sur le site de la librairie. lareguliere.fr

Balade ludique

Rencontre avec Thomas Clerc pour la parution de son livre : *Paris, musée du XXIe siècle, le dix-huitième arrondissement*, à la librairie Le Pied à terre, 9 rue Custine, 19 h 30.

JEUDI 12 SEPTEMBRE

Salles de consommation

La librairie Le Rideau rouge reçoit l’auteur Mat Let pour la sortie de sa nouvelle bande dessinée, *À moindres risques : immersion en "salle de shoot"*, publiée aux éditions La Boîte à bulles.

VENDREDI 13 ET DIMANCHE 15 SEPTEMBRE

Théâtre de rue

Spectacles dans l’espace public et banquet culture proposés par Le Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon, de 14 h à 22 h.

CE QUI S'EST PASSÉ CET ÉTÉ



Pierre-Louis Caron

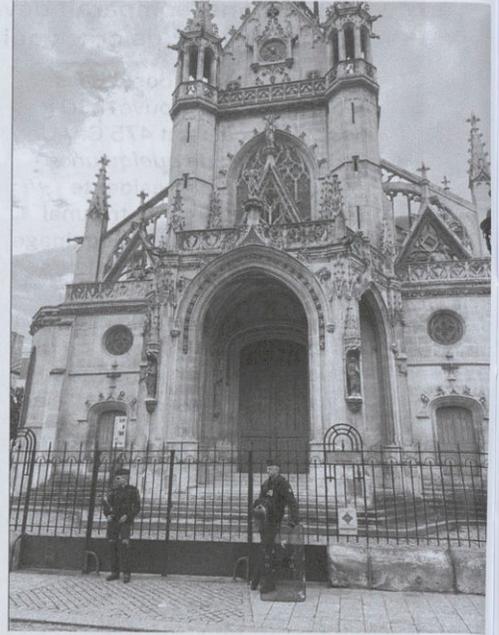
↑ Femmes et enfants devant la mairie

Deux jours avant le début des Jeux olympiques, plusieurs dizaines de familles et de nombreux enfants en bas-âge – principalement des migrants – étaient rassemblés devant la mairie du 18^e arrondissement. À quelques mètres d’eux, une quinzaine de gendarmes surveillaient la zone et les quelque 300 personnes qui y avaient établi leur campement afin de réclamer une mise à l’abri et des solutions d’hébergement plus pérennes. Une situation qui faisait suite aux évacuations de squats et à la fermeture de milliers de places d’hébergement,

comme nous l’évoquions en janvier dernier. Finalement, deux jours plus tard, la préfecture d’Île-de-France indiquait dans un communiqué que « 339 personnes en famille et cinq hommes isolés ont été prises en charge et orientées vers des hébergements d’urgence franciliens ». Insuffisant selon l’association Utopia 56, qui déplorait qu’une centaine de personnes soient restées sur le carreau. ● M.R.

Saint-Bernard de nouveau cerné

Le 23 août, la Goutte d’Or fêtait le 28^e anniversaire de l’expulsion des sans-papiers de l’église Saint-Bernard. Occupée depuis 50 jours par quelque 300 étrangers en situation irrégulière, elle avait été évacuée par plus de 500 gendarmes mobiles protégés par 500 policiers et presque autant de CRS. Pour se souvenir de cette date importante dans l’histoire de la lutte des sans-papiers sur le sol français, une marche du métro Couronnes (20^e) à l’église Saint-Bernard était organisée le samedi 24 août par différents collectifs. Moins nombreux qu’en 1996, les CRS étaient bien au rendez-vous au pied des gargouilles de la Goutte d’Or. Triste anniversaire. ● M.R.



Un air de vacances

Le soir du jeudi 8 août était doux et la Maison bleue de la porte Montmartre a organisé une fête pour les habitants du quartier qui ne partaient pas en vacances. Pas moins de 200 personnes s’y sont rejointes pour profiter les uns des autres : les enfants se sont éclatés sur les immenses structures gonflables, tandis que le coin restaurant a accueilli ceux qui cherchaient un peu plus de calme

pour se régaler de hot-dogs, glaces et boissons, gratuits pour l’occasion. L’équipe de sept animateurs, aidés de quelques bénévoles, a permis de faire ce soir-là, vivre le quartier. L’équipe de la Maison bleue a également animé le mail Binet tous les jours de juillet. Entre les ateliers perles, les jeux d’eau, les structures gonflables, les jeux de société et les animations sportives : il y en a eu pour tous les goûts. ● D.A.

Harmonies itinérantes

Dans le cadre des festivals des ateliers de rue de l’association Étoiles du Sol, de nombreuses activités ont jalonné le mois de juillet. Au square Marcel Sembat, Mathias alias Masis K a proposé des concerts participatifs pour Harmonies itinérantes. Installé sur l’herbe, l’artiste incitait les spectateurs à se joindre à son animation musicale. Avec lui, un micro, un ampli, une guitare et une valise remplie de percussions que les enfants se sont empressés de partager. Séduit, le public a été invité à créer ou à partager des chansons. Des après-midis délicieux où tout le monde s’est surpris à prendre le micro, à taper sur un tambourin ou à reprendre quelques comptines. Les sourires ont fusé, l’air a bruisé et les mélodies se sont succédé. Quand les contributions se sont faites plus rares, Masis K nous a régalé avec son répertoire personnel et ses chants arméniens ou orientaux. ●

NOÉMIE COURCOUX-PÉGORIER



← La flamme plus forte que les roses ?

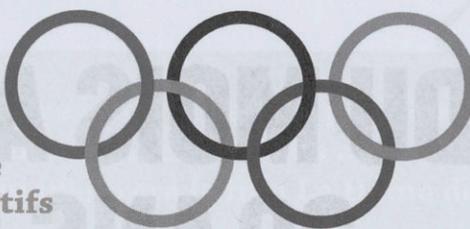
Les majestueuses roses trémières (voir notre papier nature dans notre numéro d’été) et autres chardons épineux qui embellissaient les pieds d’arbre de la rue Ordener n’ont pas passé l’été. Le 4 juillet, ces magnifiques plantes, garde-manger de tout un petit monde de butineurs ont été arrachées et mises en sacs par, semble-t-il, les services de propreté de la ville. La raison ? « Faire propre pour le passage de la flamme olympique ». Étrange sens de la propreté ! Mais peut-être est-ce le même qui a motivé également le « nettoyage social » des rues parisiennes pendant la durée des JO ? En attendant, la biodiversité a perdu du terrain et la rue ses couleurs. ●

S.C.



sabinesiegwalt x2

LES JO DANS LE RÉTRO



Alors que les Jeux paralympiques se terminent le 8 septembre, petit florilège des événements sportifs (ou non) dans notre arrondissement.

PAR WILLIAM EVEN

Graine de talents

Le 15 juillet, la flamme olympique est passée dans le 18e, portée par plus de vingt personnes. Parmi elles, plusieurs sportifs comme l'escrimeuse Ysaora Thibus, éliminée dès son entrée dans la compétition quinze jours plus tard, l'athlète Ayodele Ikuesan, adjointe au maire du 18e mais non qualifiée pour les Jeux ou encore Manel Senni, licenciée au Paris basket fauteuil (*lire notre n° 325*). Elle est également passée entre les mains du journaliste télé Gilles Bouleau ou entre celles des humoristes Claudia Tagbo et Jamel Debbouze. Ce dernier, qui a vécu une partie de sa jeunesse à Barbès, a transmis la flamme à Vivien Boyibanga, créateur des Talents du 18e, une association culturelle et éducative qui vise à promouvoir et faire se rencontrer les talents de notre territoire.

Police partout, insectes nulle part

Venus en renfort pour assurer la sécurité des JOP, les élèves gardiens de la paix mobilisés ont eu la drôle de surprise de découvrir des insectes morts et des déjections de nuisibles dans les chambres qui leur étaient dédiées au Centre régional des œuvres universitaires et scolaires (Crous) Poissonniers. Des photos de la cinquantaine de chambres concernées ont été partagées sur les réseaux sociaux, avant que les

syndicats de police dénoncent des conditions d'hébergement indignes. Plusieurs désinsectisations par fumigation et par gel ont alors eu lieu, ce qui a pu étonner certains étudiants du 18e qui vivent à l'année dans les chambres universitaires de l'avenue de la porte des Poissonniers. Espérons pour eux qu'ils retrouveront à la rentrée des logements décents qui respectent les normes sanitaires.

Un pipi et Pollitt

Comme prévu, la course en ligne du 3 août - qui a traversé le 18e de long en large - a été époustouflante. De Barbès à Montmartre, les meilleurs cyclistes de la planète ont été accueillis par une foule nombreuse. Tellement nombreuse que la visibilité n'était pas toujours facile à certains endroits. Pour ceux qui n'auraient pas vu la victoire de Kristen Faulkner ou de Remco Evenepoel, il ne fallait surtout pas rater la pause pipi du cycliste Nils Politt, qui s'est arrêté en pleine course au café des Deux Moulins, à l'angle de la rue Cauchois. La légende ne dit pas si les waters étaient déjà occupés par Amélie Poulain.

« On n'est pas des super-héros »

Habitant du 18e durant quelques années, le judoka Teddy Riner - qui a allumé la vasque olympique le soir de la cérémonie d'ouverture - s'est fait reprendre de volée par Sofyane Mehiaoui. Le meneur de l'équipe de France basket fauteuil qui a grandi dans le 18e (*lire notre n° 328*) n'a pas apprécié que Riner ait comparé les para-athlètes à des « super-héros ». « Le fait qu'on parle de nous comme des super-héros ne nous aide pas, a-t-il expliqué sur son compte Instagram (...) nous souhaitons être considérés comme des personnes normales (...) On n'est pas des super-héros, on est des athlètes. Donc venez nous voir parce qu'on va faire des performances, des exploits sportifs, c'est pour tout ça qu'il faut venir nous voir. »

Une policière de pointe

Médaillée de bronze aux championnats d'Europe d'athlétisme en juin dernier, Anaïs Bourgoïn a encore fait lever les foules lors des quarts de finale du 800 m des Jeux. Une performance de haute volée pour celle qui fait partie de la BAC dans le 18e. « Je courais derrière les voleurs porte de Saint-Ouen. Aujourd'hui, je cours au Stade de France, a-t-elle ironisé auprès de Ouest-France. J'espère qu'ils me verront et qu'ils comprendront pourquoi je les rattrapai tout le temps. » Hélas, l'athlète de 27 ans s'est fait voler la vedette quelques jours plus tard en demi-finale, terminant à la sixième place. Dommage.

DU MARDI 17 AU DIMANCHE 22 SEPTEMBRE

Pop-up éphémère

Expo en musique dans une boutique partagée de créateurs : bijoux, vêtements, seconde main, 3 rue Francœur.

JEUDI 26 SEPTEMBRE

Arts martiaux

Nouveau rendez-vous de MMA à l'Arena porte de La Chapelle, 10 h à 18 h.

Barbès et son histoire

Rencontre avec Hajer Ben Boubaker pour son livre : *Barbès blues - Une histoire populaire de l'immigration maghrébine*, au Pied à terre, 19 h 30.

SAMEDI 28 SEPTEMBRE

Tous à potager!

Portes ouvertes au jardin sur le toit de l'école Eva Kotchever, 42 rue des Cheminots, de 14 h à 17 h., eva-kotchever@veniverdi.fr

DIMANCHE 29 SEPTEMBRE

Culture sri-lankaise

Premier Sri Lankan Mega Festival, pour célébrer la richesse et la diversité de la culture sri-lankaise et profiter de sa cuisine, de spectacles de danses et chants sri-lankais et d'animations variées pour adultes et enfants. Place de la Bataille de Stalingrad, à partir de 10 h.

AU LOUXOR

DU 11 AU 24 SEPTEMBRE

Rétrospective Laurent Cantet : *Ressources humaines* (le 13 et le 18), *Entre les murs* (le 15 et le 21), *L'Atelier* (le 15 et le 24)...

DU 15 SEPTEMBRE

AU 8 DÉCEMBRE

Ciné-club Fellini : *Le Cheik blanc* (le 15), *Les Vitelloni* (le 22), *La Strada* (le 29)

MERCREDI 18 SEPTEMBRE

Rendez-vous cinéma organisé par La Louve. Projection du film *Atlantique* de Mati Diop, à 20 h.

MARDI 24 SEPTEMBRE

Avant-première et rencontre avec la réalisatrice Oksana Karpovych pour son documentaire *Intercepted*, à 19 h 30.

DU 28 SEPTEMBRE

AU 20 DÉCEMBRE

La nostalgie de l'avenir Expo photos de Marcello Mastroianni par Rodrigo Pais, séance spéciale *Nuits blanches* de Luchino Visconti, samedi 28 septembre, à 11 h. cinemalouxor.fr

Bénéficiez de 10% de réduction*

CAMPUS LANGUES
vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :

- Cours d'anglais intensifs en présentiel
- Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques

Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

*sur présentation de l'annonce du journal.

LE 18E DU MOIS A 30 ANS !



30 ans déjà que votre journal vous accompagne chaque mois et vous dit tout, ou presque, sur la vie de votre arrondissement, met en valeur les initiatives des nombreuses associations qui en font la richesse, vous raconte son histoire et son présent et vous entraîne dans sa vie culturelle.

30 ans d'archives qui seront d'ailleurs bientôt mises en ligne gratuitement à la disposition de toutes et tous.

Que de chemin parcouru entre la sortie du premier numéro en novembre 1994 et celle du numéro 329 que vous tenez entre les mains !

Nous vous invitons, chères lectrices et chers lecteurs, bénévoles de l'équipe, adhérent-e-s,

revendeurs-ses à venir fêter dignement cet anniversaire avec nous **le mardi 19 novembre à partir de 18 h 30 au lycée professionnel hôtelier Belliard** qui nous accueille généreusement dans ses locaux au 135 rue Belliard.

Nous vous attendons nombreuses et nombreux pour rêver les 30 prochaines années de votre journal associatif, indépendant, unique en son genre et partie prenante de la démocratie locale dans le 18^e arrondissement depuis trois décennies.

INFOS

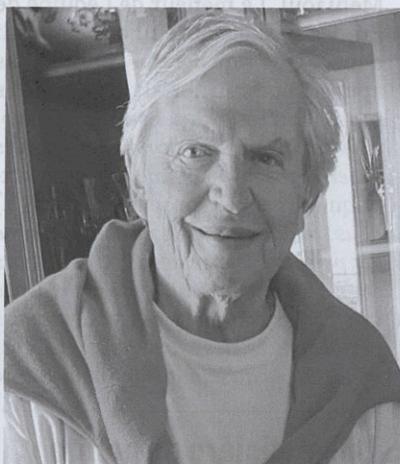
Réservation (gratuite) obligatoire - car la jauge est limitée - par mail l8dumois@gmail.com (merci d'indiquer un numéro de téléphone et de noter en objet - Réservation 30 ans).

MICHEL CYPRIEN, L'ENGAGEMENT AU COEUR

Un ami s'en est allé. Un ami du journal, un ami personnel. Les deux sont liés.

J'ai rencontré Michel Cyprien lors de ma première visite au siège du 18^e du mois au début de l'année 2006. Le local, c'est ainsi qu'on l'appelait, se trouvait au 76 de la rue Marcadet et quelques exemplaires du journal en vitrine m'avaient incité, parmi d'autres raisons, à franchir la porte du lieu. Quatre personnes étaient à l'intérieur : Noël Monnier, au fond, penché sur son ordinateur en face de Nadia Djabali, alors maquettiste, la rédactrice en chef, Marie-Pierre Larrivé, un paquet de clopes à la main (et/ou à la recherche d'un briquet) discutant pied à pied avec un homme élégant, debout, ferme dans l'expression de ses arguments, avec la juste familiarité que donne la connaissance des lieux et des personnes. C'était Michel tel qu'en lui-même. Chaleureux, ouvert à l'autre, avec son franc-parler et son léger accent corrézien. J'ai su immédiatement qu'avec cet homme-là une belle relation pouvait se nouer. Et je ne me suis pas trompé.

Combien de fois nous sommes nous retrouvés au local pour des réunions ou discussions informelles à propos d'un « je ne sais quoi » qui fait la richesse de l'arrondissement. Elles étaient toujours suivies d'un café au bar qui fait le coin de la rue Marcadet et de la rue Clignancourt ou d'un couscous chez Le



Berbère presque en face du journal. C'est dans ces moments de convivialité que j'ai le plus appris.

Une référence pour tous

J'avais emporté le jour de ma visite quelques anciens exemplaires du journal pour le délai de réflexion. Michel était présent dans tous. Dans le numéro de décembre 2003, on trouve déjà la diversité de ses centres d'intérêts, je devrais dire de ses passions : la protection des droits des citoyens (le premier point d'accès au droit, rue Stephenson), la défense des associations (Les Enfants de la Goutte d'Or), les lieux insolites

ou emblématiques (Les cent ans des Noctambules). À ces thématiques qu'il continuera de suivre et d'actualiser régulièrement, il ajoutera le sport qu'il considérait comme une école de la vie et dont il défendait les vraies valeurs de respect et de solidarité, les relations avec la Mairie qui gardèrent toujours le bon équilibre entre la cordialité et l'indépendance critique du journaliste, ses fameux coups de fourchette qui firent connaître tant de bonnes adresses aux lecteurs, la rubrique culture qu'il enrichit de ses commentaires toujours pertinents et plein d'humour sur les spectacles ou les expositions de peinture. Car l'humour Michel n'en manquait pas. Il savait donner de la légèreté à un sujet teinté de gravité et recherchait toujours le consensus lorsque des opinions divergentes s'affrontaient. Pour cette raison, il a été une référence pour les plus jeunes ou les nouveaux venus dont je faisais partie. Son engagement en faveur du journal a été exemplaire, particulièrement dans les moments difficiles. Il a présidé le Conseil d'administration deux fois, de 2003 à 2006, puis de septembre 2011 à septembre 2013. Mais, plus que tout, c'est l'image d'un homme intègre, solidaire, généreux et fidèle en amitié que nous garderons de lui. ● DOMINIQUE DELPIROU

PETITE ANNONCE

Recherche appartement pour colocation dans le 18^e.

Deux chambres pour un budget de 1300€ maximum, ou trois chambres pour 1900€.

Vous pouvez me contacter par téléphone au 07 44 44 96 69 ou par mail à l'adresse paulin.souchetbottier@gmail.com.

Pour ses 30 ans, *Le 18e du mois* ressort une archive issue de ses dix premiers numéros. Ce mois-ci, retour sur l'affaire Makomé M'Bowolé, du nom d'un jeune de 17 ans assassiné par un inspecteur de police dans notre arrondissement. Un drame qui inspirera le film *La Haine* de Mathieu Kassovitz.

IL Y A DEUX ANS, MAKOMÉ ÉTAIT TUÉ AU COMMISSARIAT DES GRANDES-CARRIÈRES

L'inspecteur Compain comparaitra devant la cour d'assises. C'est du moins ce que vient de demander le parquet de la cour d'appel de Paris. Ce policier, dans un commissariat du 18e, avait tué d'une balle à bout portant un jeune de 17 ans qu'il était en train d'interroger. C'était le 6 avril 1993, il y a juste deux ans.

Dans le commissariat des Grandes-Carrières, rue Achille Martinet, ce mardi 6 avril 1993, sont gardés à vue deux jeunes. L'un d'eux, Makomé, est un Zaïrois de 17 ans, habitant le 20e arrondissement. Que leur est-il reproché ? Soupçonnés de vols de cigarettes. La garde à vue de Makomé est prolongée. L'après-midi de ce 6 avril tourne au drame. L'inspecteur s'énerve, tente d'arracher des aveux au jeune homme, sort un calibre 9 mm et tire à bout portant. Makomé est tué. La nouvelle ne tarde pas à se répandre hors du commissariat. Dans la soirée de ce mardi, un regroupement se forme rue Martinet : des amis de Mako, des jeunes, et aussi des militants d'associations. Une dame s'exclame : « *C'est bien fait, il n'avait qu'à ne pas faire de bêtises !* » Déjà le face-à-face s'amorce entre policiers et jeunes. Bientôt la rue va prendre, pour plusieurs jours, l'allure d'un camp retranché.

Un contexte plutôt sombre

Ce drame n'est pas un fait isolé. Il s'inscrit dans une tension qu'on ne peut détacher du climat politique. Un mois avant, la droite a effectué un retour triomphant au pouvoir ; Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur, a fait des déclarations dures : couverture des 6 policiers, légitimation de leurs comportements, car « *on les empêcherait de faire leur travail* ». Plusieurs autres jeunes sont tués par des policiers en France, dans le Nord, à Cherbourg. « *La chasse est ouverte* », commentent des manifestants –



Noël Monier

mais on entend la même phrase dans la bouche d'un policier. Cependant, expliquer cette flambée par le seul retour de la droite relèverait d'une lecture réductrice et erronée de la réalité. Le terrain est miné depuis longtemps dans le 18e, où les scènes de quadrillage policier, à la Goutte d'Or, constituent le lot quotidien.

Jamais autant qu'en ces journées d'avril 93 la coupure n'est apparue aussi nette entre les policiers et un grand nombre de jeunes. Si les déclarations de la famille de Makomé restent mesurées, pour ne pas risquer d'engendrer plus de haine et de violence, le climat du quartier est marqué par une montée des provocations. Cela ne se limite pas aux réflexions de certains policiers, le commissaire Ruiz accompagne cet esprit avec zèle. Durant une semaine, les manifestations se succèdent ; les compagnies de CRS et de policiers en tenue se voient en quelque manière relativisées dans leurs interventions par des groupes en civil, armés de battes de baseball, dont l'agressivité ne semble pas avoir de limites. Certains spectateurs, qui ne sont pas avertis, croient à l'intervention de groupes de « fachos » – mais non, ce sont des policiers. Face à eux, des jeunes non organisés, venus crier leur colère – et quelques groupes militants issus d'associations ou de mouvements politiques du quartier, et qui tentent d'organiser un peu ce mouvement. Nombre de participants, mais aussi des passants, sont arrêtés pour des motifs

◀ 10 avril 1993, lors d'une des manifestations qui suivirent la mort de Makomé, interpellation d'un jeune coupable de s'être moqué des policiers.

parfois peu clairs ou passés à tabac. Certains se retrouvent à l'hôpital.

Les semaines qui suivent sont marquées par la collecte de témoignages devant déboucher sur un

« livre blanc » sur les violences policières de cette période dans le 18e et par la recherche des victimes, leur regroupement, la mise en place d'un fonds de solidarité pour la défense, car beaucoup sont déferés devant la justice.

Assises ou correctionnelle ?

Les procès des personnes arrêtées durant ces journées ont lieu en mai et débouchent tous sur des condamnations similaires, quels que soient les faits reprochés et quelles que soient les contradictions apportées par des témoins aux affirmations des policiers : autour de 2 000 francs d'amende et deux mois de prison avec sursis. A chaque fois, le parquet a refusé le lien entre les faits reprochés aux accusés et les violences policières.

Cependant l'émotion soulevée a eu quelques conséquences : le commissaire Ruiz est déplacé et l'inspecteur Compain, qui a tué Makomé, est mis en examen. Une question est cependant posée : de quoi sera-t-il inculqué ? de meurtre ou, simplement, de « *coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner* » ? Dans le premier cas, c'est la cour d'assises, dans le second la correctionnelle, où les peines encourues sont moins lourdes et où les avocats de l'inspecteur comptent sur l'indulgence des magistrats envers les policiers. Le parquet vient de répondre : ce seront, si ses conclusions sont suivies, les assises. ● GILLES BARROUX

ARTICLE ISSU DU NUMÉRO 6 D'AVRIL 1995

DEUX POLICIERS CONDAMNÉS POUR UN PASSAGE À TABAC RUE DE JESSAINT

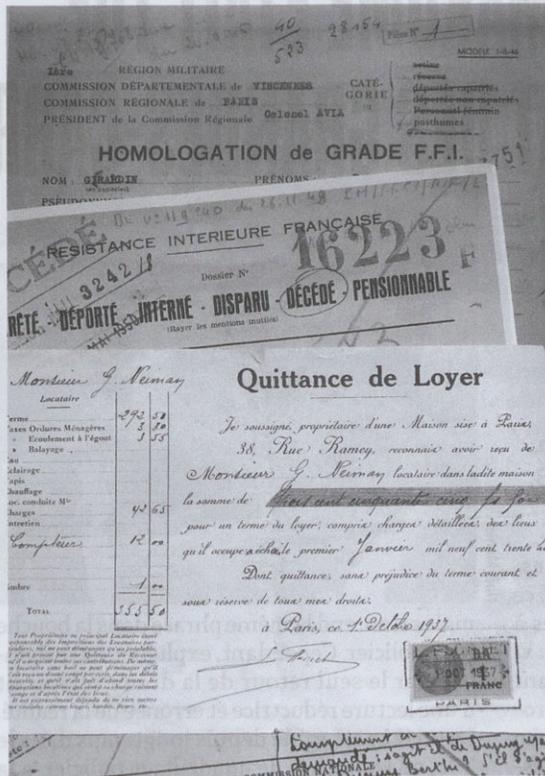
L'affaire date de 1989 mais n'a été jugée qu'en mars 1995 : dans la cour d'un immeuble rue de Jessaint, dans le sud du quartier de La Chapelle, deux policiers avaient passé à tabac, un soir de 1989, un jeune motocycliste d'origine béninoise, Lucien Djossouvi, qui, ont-ils dit, refusait de se soumettre à un contrôle d'identité. Djossouvi, qui pourtant n'était pas un gringalet (il était champion de Paris de boxe amateur), était resté allongé sur le trottoir avec un traumatisme testiculaire et de nombreux hématomes frontaux et occipitaux. Après l'enquête de deux ans de l'IGS (la « police des polices ») puis l'instruction menée par un juge de Versailles, les magistrats sont arrivés à la conclusion que les deux policiers avaient largement débordé « l'usage de la force nécessaire » pour contrôler une identité. Djossouvi les accusait de l'avoir traité de « sale nègre ». Les deux inspecteurs ont été condamnés à dix-huit mois de prison avec sursis et 47 887 francs de dommages et intérêts.

AU 38 RUE RAMEY, GÉNÉALOGIE D'UN IMMEUBLE

À la recherche du passé, Guillaume Huart plonge depuis quatre ans dans l'histoire de sa résidence de la rue Ramey. Il dresse les portraits plus ou moins fournis des habitants qui s'y sont succédé dans une minutieuse enquête.



Jean-Claude N'Diaye



Ces gens je m'y attache, j'ai l'impression de les connaître. » Depuis quatre ans, Guillaume Huart, résident du 38 rue Ramey, a entrepris de minutieuses recherches pour établir la généalogie de la résidence où il vit. Un travail de fourmi qui occupe presque tout le temps libre de ce chef de produit marketing dans l'assurance vie.

« Pendant le confinement, jardinant avec les voisins, j'avais entendu que notre résidence aurait été autrefois une caserne, se remémore-t-il. J'ai voulu vérifier. » Nulle caserne dans le passé du 38 rue Ramey (autrefois baptisée chaussée de Clignancourt, à l'époque où la zone n'était encore qu'un hameau). Mais la curiosité réactive le virus de la généalogie qui sommeille chez Guillaume Huart – adolescent il avait établi celle de sa famille dans le sud de la Bourgogne. Il se plonge alors dans les archives des recensements parisiens et reconstitue l'historique des propriétaires et surtout locataires de ce lieu depuis 1870.

Parmi ses voisins d'autre temps, Guillaume Huart découvre nombre d'artistes (l'un des bâtiments du 38 comprend des ateliers) comme les peintres Georges Valmier, Claude-Marie Dubufe, Edouard Heuzé... Le dessinateur Léon-Victor Choubrac (l'un des premiers affichistes modernes) ou même Charles Gentil – l'instigateur du canular consistant à présenter au Salon des indépendants de 1910 une toile peinte par la queue d'un âne devant le Lapin agile – y vécut. Le comédien Carlo Antonio Bertinazzi, dernier Arlequin du Théâtre italien de Paris y a longtemps résidé aussi, ainsi que le dessinateur humoristique Fernand Couderc. Et beaucoup d'autres.

Reconstituer des vies

Lorsque Guillaume Huart ouvre son logiciel de généalogie, c'est toute une galerie de portraits qui défile. « Même s'il me manque encore quelques photos » souligne-t-il. Chacun avec son nom, prénom,

date de naissance et de décès, et une petite notice sur sa vie. « Sur chaque famille identifiée, célèbre ou non, j'essaie de trouver un maximum d'informations dans les archives, dans la presse. Certains descendants habitent même encore l'un des trente appartements du 38... » Et il lui arrive parfois d'entrer en contact avec les familles pour trouver un peu d'aide dans ses tentatives de reconstitutions.

« Les voisins adorent quand je leur raconte les petites histoires que j'ai dénichées, ce qui a pu se passer dans leur appartement ou chez un voisin, observe Guillaume. Dans la presse j'ai trouvé la trace d'un suicide, celle d'un homme qui assassina sa femme, mais pas dans la résidence. » Ou encore celle de l'arrière arrière-grand-père de Xavier Niel, milliardaire français fondateur de Free, le fournisseur d'accès à internet et opérateur de téléphonie mobile.

Le généalogiste amateur a été particulièrement touché de découvrir l'histoire d'une famille juive qui habita son propre appartement : « Le père, Chapse Gerenstein, musicien, travaillait à Evian lorsqu'il fut déporté avec son épouse. Leurs enfants ont été confiés à un prêtre qui les cacha dans la tristement célèbre colonie d'Izieu, où ils furent raflés sur dénonciation par la Gestapo en 1944. Seul à survivre à la déportation, Chapse est ensuite parti s'installer aux Etats-Unis, où il changea de nom et se spécialisa dans les musiques de film sous le pseudonyme d'Alexander Gerens. »

Quarante déportés

Guillaume s'est aussi penché sur les registres du Mémorial de la Shoah pour découvrir que quarante juifs de sa résidence ont été victimes de la politique de déportation vichyste. Seuls quatre sont revenus des camps. « Le dessinateur Gotlib a habité le 38 rue Ramey lorsqu'il était enfant, raconte-t-il. Mais il a eu la chance d'être caché, comme plusieurs familles du 38, par une voisine, Maria Jurcovich

▲ Guillaume Huart (à gauche) a collecté des informations et des documents se rapportant aux habitants de sa résidence, notamment durant la Deuxième Guerre mondiale. Ci-dessus Maria Jurcovich Svoboda, qui cacha plusieurs familles juives, et son époux Joseph.

Svoboda. » Guillaume a d'ailleurs engagé un dossier de reconnaissance de cette courageuse Italienne « Juste parmi les Nations » dont l'examen est en cours auprès de Yad Vashem. Et pour préserver la mémoire de ces quarante victimes, il a créé une association (Mémoires du 38 rue Ramey) dont l'objectif est d'installer une sculpture dans le jardin de la résidence. Cet arbre de mémoire devrait prendre place à l'automne prochain.

De toutes ces informations, Guillaume Huart ambitionne de faire un livre. Pour l'instant, il anime un compte Instagram (@38rueramey). Et il participera le 15 décembre à une rencontre organisée par le Mémorial de la Shoah intitulée « Faire l'histoire de mon immeuble ». « De plus en plus de personnes sollicitent les archives pour faire des recherches sur les habitants qui les ont précédés, alors je vais essayer de présenter mes travaux et d'apporter quelques conseils. »

Pour autant, les recherches dans les entrailles historiques du 38 rue Ramey ne sont pas closes. « C'est comme une addiction », reconnaît Guillaume Huart. Prochaine étape : se concentrer sur la période de la Commune. « J'ai déjà retrouvé les noms de deux habitants Communistes », révèle-t-il. ●

SANDRA MIGNOT

Pour soutenir l'association et le financement de l'arbre de mémoire, une cagnotte est en ligne : helloasso.com/associations/memoires-du-38-ramey

PRÉSERVER NOTRE MUSÉE D'ART BRUT



Jean-Claude N'Diaye

Alors qu'elle rayonne sur la région, le pays, et même l'étranger, la Halle Saint-Pierre connaît depuis cinq ans quelques remous, notamment d'ordre financier. Heureusement, elle se cramponne encore farouchement aux pentes de la Butte.

Elle a fait de tout dans sa longue vie : marché de quartier, école, gymnase et même garage municipal. Depuis 1986, la Halle Saint-Pierre est centre d'art et depuis 1995, le phare de l'art brut à Paris. C'était le pari de Martine Lusardy, sa directrice, dès son arrivée en 1994, avec la collaboration enthousiaste des deux libraires de la Halle, Pascal Hecker et Laurence Maidenbaum et celle de l'ensemble de l'équipe. Trente ans plus tard, quelque cent cinquante expositions ont fait découvrir à un très vaste public de grands artistes (jusqu'à ignorés par la critique et les musées) et de grands thèmes qui inspirent cet art (les civilisations imaginaires, la forêt, les poupées, les médiums, les visionnaires). Sans compter toute l'activité culturelle qui se déploie en parallèle, à la librairie, à l'auditorium, à la cafétéria ou dans le hall d'entrée. « Nous avons voulu des espaces ouverts, décloisonnés, où les visiteurs circulent librement, explique-t-elle. Un public dont l'engouement ne se dément pas, une renommée désormais internationale et une indéniable capacité d'innovation ». Problème, comme nous l'évoquions il y a un an dans notre état des lieux de septembre 2023 (lire notre n° 318) : les avis de tempête restent fréquents, même si le navire tient toujours la mer.

« Ni élitisme, ni populisme »

Par sa nature de lieu culturel atypique voire unique en son genre, ce n'est pas un musée municipal puisqu'il ne possède pas de collection (il n'en a ni

les moyens, ni l'espace), il échappe aux critères de l'administration. De ce fait ses orientations et ses choix ne sont pas toujours bien perçus. Différente, la Halle l'est aussi par l'état d'esprit qui l'anime, depuis ses débuts : selon sa directrice, cet espace s'est toujours refusé à cultiver un entre-soi négatif et délétère. Il s'agit bien plutôt de s'ouvrir à tous, d'offrir une idée émancipatrice de la culture, de mettre en avant les créateurs inaudibles et invisibles. Tout le contraire de ces expositions qui se veulent exhaustives et qui n'épuisent finalement que les forces et la capacité visuelle du visiteur, qui photographie en aveugle et se rue ensuite sur les produits dérivés de la boutique. Pascal Hecker le formule très bien par la devise : « Ni élitisme, ni populisme » lorsqu'il évoque la pertinence culturelle du lieu.

Au fil du temps, ces différences ont pu parfois susciter des tensions avec la Ville de Paris et sa direction aux affaires culturelles (DAC), notamment à propos des finances. La subvention que la Ville accorde à la Halle est en baisse constante. De 680 000 € il y a quinze ans, elle est passée à 380 000 € en 2023. Alors que tout coûte sans cesse plus cher, assurances, énergie, masse salariale, transports, charges sociales, etc. « Il est logique que la subvention ne représente que 30% environ du budget de la Halle, plaide pourtant Violaine Trajan, adjointe à la culture de la Mairie du 18e. Le reste doit venir de ses fonds propres, ainsi que du mécénat ».

Faire toujours plus, avec toujours moins

Si les recettes de la billetterie représentent une bonne part du budget du lieu, ce financement reste précaire, puisque la Halle doit payer une quinzaine d'employés, dont certains sont là depuis le début de l'aventure. Une équipe très soudée, polyvalente, passionnée, qui travaille souvent dans des conditions difficiles et qui doit aussi proposer au minimum deux grandes expositions par an, ainsi que de multiples animations culturelles. Autrement dit, en faire toujours plus, avec toujours moins.

De son côté, la Ville souhaiterait que la Halle monte davantage d'expositions mais aussi qu'elle soit plus ancrée dans le quartier et l'arrondissement, qu'elle propose animations et ateliers aux enfants ; que le conseil d'administration se féminise et s'ouvre à un ou deux représentants du quartier Montmartre ; qu'elle trouve de nouvelles sources de financement. Des souhaits légitimes, voire souhaitables, mais rien n'est facile à réaliser avec des moyens si limités. Il n'y a plus d'animateurs dans l'équipe : licenciés depuis longtemps pour cause de coupes budgétaires et les mécènes qui recherchent logiquement un maximum de visibilité, ne s'empressent pas autour de la Halle. On pourrait cependant envisager une subvention de la région Ile-de-France, d'où viennent de très nombreux visiteurs. Ou peut-être des expos en co-production avec d'autres centres ou musées d'art brut ?

Une nouvelle convention

Dernière source de tension et non la moindre : le bâtiment lui-même. Ancien marché de style Baltard, propriété de la Ville de Paris, il est fragile et exige un entretien régulier qu'il ne reçoit plus depuis les années 80. Sur ce point, Violaine Trajan n'a pu nous livrer de détails précis : pas de calendrier ni de plan pluriannuel de travaux, pas de budget arrêté, pas d'identification précise des chantiers à prévoir.

Aucune décision non plus concernant une éventuelle fermeture pour travaux (et le cas échéant, une activité hors les murs). Or les besoins sont urgents, les employés travaillent dans des conditions difficiles et parfois extrêmes, la grande verrière ne les protégeant ni de la chaleur ni du froid. Rien n'a changé depuis notre article de 2023 et l'urgence se fait pressante.

L'an prochain, la Halle doit signer une nouvelle convention avec la Ville. Espérons que les représentants de celle-ci seront bien conscients de la valeur unique de ce lieu fragile, dans un monde où la culture n'a que trop tendance à devenir un simple bien de consommation. ● BÉATRICE DUNNER

LE RENOUVEAU D'UN JARDIN HISTORIQUE



DR

Créé à la fin XIXe siècle, le square qui couvre les pentes de la Butte, au pied du Sacré-Coeur, va être rénové, tant pour des raisons de sécurité que de mise en valeur d'un site désormais protégé.

Posé sur les grilles du jardin rue Ronsard, en face du gymnase, ce grand panneau d'information attire l'oeil du passant. Plan à l'appui, le texte explique que ce flanc Est du square Louise Michel, a été fermé au public depuis plus de quatre ans, pour des raisons de sécurité. En effet, des fentes importantes sont apparues ici et là dans le sol des allées de ciment et sur le « Pont des amoureux » qui enjambait une cascade aujourd'hui asséchée.

Les études mises en route pour programmer les travaux nécessaires ont abouti au rapport de 2023 de Ghislaine Lépine, ingénieure des services techniques de la direction des espaces verts de la Ville de Paris (DEVE), notamment spécialiste du paysage et de l'aménagement des squares. Le document, mis à jour cette année achève le diagnostic de la voirie et des espaces verts, après l'intervention de l'Institut général des carrières (IGC). Il établit une cartographie complète du sous-sol qui permet de découvrir que le

Sacré-Coeur repose sur des pylones de 80 mètres de hauteur.

« Les fentes sont importantes mais les témoins placés en 2022 sur le flanc Est du square ont très peu bougé », précise Gilles Ménède, adjoint au maire, chargé des espaces verts et de la nature en ville. En revanche, côté rue Lamarck, un mur de soutènement instable menace le kiosque.

Un site protégé mais vieillissant

Le square Louise Michel se compose de la partie centrale géométrique conçue par les architectes Léopold Bévière et Jean-Camille Formigé et du jardin à l'anglaise du flanc Est, d'après un projet de l'ingénieur Adolphe Alphand, créateur des Buttes-Chaumont. Celui-ci offre au promeneur l'ombre de quelques arbres remarquables : un marronnier d'Inde de 20 m de haut et 3,30 m de circonférence (1902), un ptérocarya du Caucase de 20 m de haut et 3,60 m de circonférence (1899), et le plus gros févier d'Amérique de l'arrondissement, avec ses 3 m de circonférence (1914). Sans oublier l'araucaria planté en 2021 à l'inauguration de l'allée de l'Île des Pins, en souvenir de Louise Michel et des 4 250 Communards déportés dans cet ancien bague de Nouvelle-Calédonie.

Les causes des problèmes sont connues : présence de remblais d'épaisseurs variables, tassements qui affectent les escaliers, bordures, trottoirs, chaussées pavées, matériaux argileux provoquant des glissements, détaille le rapport. Et aussi les arbres spontanés car « la nature est plus forte que le bitume » commente l'élu.

◀ Le flanc Est du square Louise Michel sera bientôt rénové.

Les recherches complémentaires s'étant achevées en juin dernier, les travaux auraient pu commencer dans la foulée. Mais... le 13 décembre 2022, le Sacré-Coeur, le square Louise Michel, les aménagements paysagers et les grilles qui le délimitent, ainsi que le talus et les trois escaliers, ont été classés au titre des Monuments historiques.

Rénovation sous contrainte

Une décision, certes attendue qui cependant vient modifier le calendrier prévu. Désormais, le projet de rénovation doit être soumis à l'architecte des monuments historiques et obtenir son autorisation. Ce mois-ci, la DEVE devrait présenter la solution retenue, d'abord pour le flanc Est mais aussi pour les escaliers centraux « qui ont

bien vécu » constate Gilles Ménède. « Le dossier sera examiné jusqu'en novembre par la conservatrice des sites. Il faudra attendre l'autorisation d'urbanisme jusqu'en juin 2025 pour un début de travaux, en principe à l'automne 2025... et une durée inconnue ! » Il serait préférable, notamment pour les grands escaliers, de choisir l'hiver où les touristes sont moins nombreux mais il y a un risque de gel. « Nous veillerons à la protection des arbres le plus possible mais ils ne devraient pas être touchés par les injections de consolidation en sous-sol » assure-t-il.

Le coût du chantier avait été estimé à 2 millions d'euros début 2023 mais on frôlerait maintenant les 3 millions, en partie financés par la Mairie de Paris car le square Louise Michel fait partie des trois parcs « parisiens » du 18e, avec les Jardins d'Eole et Chapelle Charbon.

Peut-on espérer une réouverture du jardin pittoresque courant 2026 ? ●

ANNIE KATZ

Piano Guitare Flûte traversière violon
Chant Solfège Contrebasse violoncelle

Musica 18

Osons la musique

COURS DE MUSIQUE ET DE CHANT

POUR ADULTES AMATEURS DÉBUTANTS ET TOUS NIVEAUX.

MUSICA 18 Association loi 1901
Partenaire du conservatoire GUSTAVE CHARPENTIER - 29 rue Baudelique PARIS 75018
(les cours sont donnés au conservatoire)

COURS INDIVIDUELS :
CHANT CLASSIQUE, VARIÉTÉ, JAZZ, CHANSONS FRANÇAISES
PIANO
FLÛTE TRAVERSIÈRE, CLARINETTE
GUITARE, SAXOPHONE
VIOLON, VIOLONCELLE
CONTREBASSE

AUDITIONS À L'AUDITORIUM DU CONSERVATOIRE

COURS COLLECTIFS :
HISTOIRE DE LA MUSIQUE
FORMATION MUSICALE

Tarifs réduits pour étudiants et demandeurs d'emploi

Téléphone 06 82 30 06 94 ou 06 07 66 67 84
Mail : musica18assoc@gmail.com Site : musica18site.wordpress.com
Siège social : MAISON DES ASSOCIATIONS - 15 PASSAGE RAMEY 75018 PARIS
Boîte aux lettres 12

ARTISTIC PALACE UN STUDIO D'ENREGISTREMENT QUI A LE VENT EN POUPE

Implantés par Pierre Guimard au pied du métro Porte de Saint-Ouen, les studios d'enregistrement d'Artistic Palace accueillent la crème de la musique actuelle.

Fondé en 2019 par Pierre Guimard, producteur et réalisateur de musique, Artistic Palace est totalement dédié à la création et à la production musicale et audiovisuelle, avec onze studios d'enregistrement, un studio photos et vidéos et un espace dédié à l'événementiel.

C'est un endroit stratégique pour les artistes qui viennent enregistrer avec l'aide de onze ingénieurs du son et assistants, puisqu'il se trouve à seulement vingt minutes du centre de Paris en taxi et près du périphérique. « Nos studios sont bien plus faciles d'accès que ceux de Londres ou Los Angeles », note Pierre Guimard. Pour ce dernier, cet endroit de 1 200 m² d'espace d'enregistrement, le plus grand de Paris, est l'aboutissement de plusieurs expériences de reprises de studios. « J'ai réfléchi à réunir quatorze espaces de travail en plusieurs lieux de vie, des endroits aussi pour les collaborateurs des artistes invités à se poser, déjeuner et discuter », explique l'ancien bassiste de 45 ans, qui a joué aux côtés de Jean-Louis Aubert et en première partie de Raphael et Calogero. Cet entrepreneur pose un regard d'artiste sur son entreprise, lui qui a débuté dans les années 2000 comme auteur-compositeur. Il s'entoure de peintures pour obtenir la meilleure acoustique pour ses clients et bénéficie de grands espaces modernes et lumineux à une encablure du métro : un fait unique à Paris.

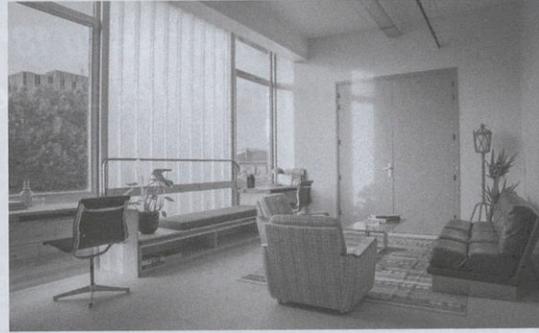
Confort, convivialité et acoustique aux petits oignons

À Artistic Palace, les artistes profitent de la lumière du jour – les studios étant situés au deuxième étage de l'immeuble – et évoluent dans un cadre inspirant avec un mobilier design signé Le Corbusier, Charlotte Perriand, Pierre Chapo. Depuis sa création il y a cinq ans, ces studios se sont fait un nom et une pléiade d'artistes renommés sont passés dans leur cabine. C'est le cas des chanteuses Charlotte Gainsbourg et Clara Luciani, ou encore Aya Nakamura, égérie de Lancôme qui vient d'y tourner sa pub mais aussi l'émission de rap Nouvelle École, dans laquelle elle est jury. Les artistes tricolores ne sont pas les seuls à travailler avec les équipes de Pierre Guimard. La preuve pendant la dernière fashion week quand les rappeurs internationaux Ozuna, Rema et French Montana ont concrétisé leur collaboration dans son studio après un défilé de mode.

Encouragé par ses résultats et les connexions qu'il a établies, Pierre Guimard va ouvrir un espace de 300m² au rez-de-chaussée de l'immeuble, un espace événementiel et un studio d'enregistrement vidéo. C'est la preuve que Paris détient une place forte pour attirer les artistes qui veulent enregistrer dans la capitale dans d'excellentes conditions. Et une fois de plus, ça se passe dans le 18e. ●

MARIE-ANTOINETTE LECA

Artistic studio, 146 bd Ney (M° Porte de Saint-Ouen).



Benoît Julliard x6

GOUTTE D'OR



Le Sénégal sacré

Renommée cette année la Paris African Cup ou PAC 18 (lire notre n° 327), la CAN de la Goutte d'Or a encore fait des émules cet été. Diffusée en direct sur les réseaux sociaux, la finale du 29 juin a rassemblé plus de 3 000 personnes autour de la cage du square Léon, un record d'affluence pour cette compétition de quartier. Cette cinquième édition a été remportée par le Sénégal qui a battu de justesse la Tunisie, tenante du titre, sur le score étriqué de 9-8. C'est la première fois que les lions de la Teranga glanent ce trophée. Le podium est complété par les Comores, vainqueur de la petite finale face à la République Démocratique du Congo. Rendez-vous l'année prochaine. ●

M.R.

DES LIVRES EMMURÉS DANS LE BÉTON

Quand un projet immobilier improbable réduit à néant le travail d'une association autour de la lecture en emmurant toute une bibliothèque.

Il y a, au cœur du Marché aux puces de Saint-Ouen et visibles de la porte de Clignancourt, deux tours de dix-huit étages. Elles s'appellent Jules Vallès et portent aussi le joli nom de Boute-en-train. Elles sont aujourd'hui désaffectées et vidées de leurs derniers habitants depuis environ trois ans. Construites au milieu des années 60, elles avaient bonne réputation, avec leur construction solide, leurs appartements vastes et lumineux avec vue sur le Sacré-Coeur. Cependant, la situation y était devenue, depuis de nombreuses années, intenable. Les deux bâtiments, par manque d'entretien, étaient dégradés, rendus insalubres mais surtout l'emprise des dealers sur le quartier était alors trop importante et la police elle-même n'y pouvait plus rien. Un trafic qui brassait des sommes colossales, estimées selon la police à 20 000 € par jour et où toutes les classes de la société venaient se fournir. D'où le surnom de « million » donné parfois à la

cité. « Le week-end il y avait un passage incessant de clients, confie Yaron Shavit, un bénévole d'ATD-Quart monde. Le business était très organisé, avec une table à l'entrée d'un immeuble derrière laquelle était assis un gars qui se donnait le nom de gardien et qui surveillait les allées et venues des habitants et des visiteurs. Les dealers faisaient régner une terreur sous-jacente ».

La lecture pour grandir

Cependant, dans ses 200 logements sociaux, il y avait toute une vie. En particulier l'association ATD-Quart monde avait organisé, depuis environ neuf ans, une bibliothèque de rue. Chaque samedi, cinq à six bénévoles se posaient au pied des tours et lisaient des histoires aux enfants de 3 à 10 ans. Et parmi eux, Yaron Shavit. « Les enfants nous attendaient toutes les semaines, et nous nous installions dehors, sur les pelouses ou s'il faisait mauvais, à l'intérieur d'un petit local. Nous les avons vus ainsi grandir jusqu'à leur préadolescence ».



Maxime Renaudet

Les bénévoles, participant à l'éveil de ces jeunes, étaient aussi pour certains, le seul lien avec l'extérieur, une ouverture sur le monde. Et comme aurait dit Gisèle Halimi, par le livre ils leur offraient un moyen d'avoir « confiance en leur avenir ».

En 2016, la Mairie a décidé de ne plus remplacer les locataires qui partaient et de vider progressivement les tours. Deux ans plus tard, la municipalité a revendu son parc HLM à la société d'économie mixte Semiso, avec l'idée, sans doute, d'un vaste projet de réaménagement du quartier en pleine gentrification. Semiso a tout fait pour faire partir les habitants. Les tours laissées à l'abandon, l'isolement, la peur, l'insécurité se sont installés chez les locataires. Absence de réparations, cafards, pannes de chauffages à répétition, ampoules des étages cassées, humidité due à une grosse inondation, ascenseurs en panne, etc.

Finalement, le 10 mai 2021, décision fut prise par la préfecture de détruire les tours. Et pendant deux ans et demi, un processus officiel a été engagé, encourageant les locataires, aidés d'assistantes sociales, à être relogés de façon pérenne.

Trop tard pour les livres

Et puis la rumeur a circulé qu'une opération immobilière était en cours. L'association n'avait pas été prévenue, malgré ses bonnes relations avec la Mairie. A cette époque, il restait encore cinq à six familles, finalement expulsées. Pour les bénévoles il n'y avait plus de raison de venir. Mais dans leur local au rez-de-chaussée, il y avait des armoires « bourrées de livres ». Et quand ils se sont présentés, quinze

jours plus tard, l'entrée avait été murée. Il y avait là des centaines de livres qui représentaient non seulement une lourde valeur financière (les livres ayant de surcroît été payés par les contribuables) mais aussi une immense charge symbolique. L'association a donc contacté, puis harcelé (« comme une mouche ») les responsables municipaux pour leur demander de « libérer les livres ». Tardivement, la Semiso a indiqué que casser les murs serait d'un coût prohibitif, même si le devis semblait très exagéré selon les bénévoles d'ATD-Quart Monde. Depuis le temps a passé.

Selon Yaron Shavit, « ce n'est pas un scandale d'Etat. C'est peut-être un peu plus compliqué que ça. La réalité du terrain a sans doute rattrapé les élus ». Les tours, qui auraient dû être rasées en 2022, sont toujours là. Leur réhabilitation tarde à venir. Peut-être à cause du désamiantage qui coûte cher. Elles se dressent, cernées de palissades métalliques couvertes de tags et de graffs multicolores, au milieu d'un terrain désert le jour. L'insécurité y règne toujours la nuit car pour la municipalité le gardiennage est trop onéreux. Les livres ne sont sans doute plus récupérables. Ils doivent être en piteux état, abimés par l'humidité, les infiltrations d'eau des tuyauteries percées et sans doute rongés par les souris et les rats.

Mais tout n'est pas perdu pour tout le monde. En serrant le sommet des tours, d'immenses panneaux publicitaires, visibles du périphérique, claironnent la vitesse à tout va. Tandis qu'à leurs pieds dorment des centaines de livres attendant de disparaître à tout jamais. ● DOMINIQUE ANDREANI

Aux portes du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

Imprimerie
baron & fils

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques,
dossier de presse,
lettres d'informations,
manuels de formation,
thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

FIN DE PARTIE À CHAPELLE INTERNATIONAL

L'augmentation des loyers a fait fuir certains des premiers occupants des SOHO. Reste à savoir s'ils trouveront de nouveaux locataires.

Nous vous en parlions en mai, le sort de la quarantaine d'occupants des SOHO (Small Office Home Office) du lot G à Chapelle International gérés par Plateau urbain se jouait début juillet. Au final, beaucoup d'occupants sont partis lors du passage de Plateau urbain à la RIVP, seuls neuf sont restés.

Tous n'ont pas été traités de la même manière. « Les occupants se sont vu proposer trois scénarios différents », nous dit Stéphanie Dubray, chargée de la commercialisation des SOHO à la SAS Soho/RIVP. Pour les occupants qui pouvaient se le permettre, un bail commercial classique de neuf ans a été signé avec la RIVP « afin de sécuriser leur maintien dans les lieux ». D'autres structures, sans moyens financiers mais que la Mairie souhaitait voir rester, bénéficient d'une convention d'occupation précaire de 18 mois tandis qu'un bail dérogatoire de trois ans maximum était proposé à une autre qui démarre son activité commerciale, afin de ne « pas la freiner dans son développement ».

« Vous avez deux ans pour être riches »

Seules deux structures non-commerciales, Unlabl'd Entertainment (qui gère la radio associative XV3Radio75) et Share Ami (Oldyssey et Old Story) font l'objet d'un bail civil, même si cette dernière a dû déménager dans un local plus petit pour une question de budget. L'augmentation de loyer sera subira par exemple Unlabl'd Entertainment sera progressive. Son loyer passera de 5 104,50 €/annuel jusqu'à fin décembre 2024 à 6 474 € jusqu'au 31 décembre 2025 soit environ 540 €/mois avec la crainte de le voir passer ensuite « à plus de 1 500 € mensuel début 2026 » nous dit Feriel Amara, directrice de la communication. Une augmentation de loyer que la radio ne pourra pas assumer. Mais lorsqu'elle a rappelé à la RIVP son statut associatif, la seule réponse de celle-ci a été : « Vous avez deux ans pour être riches ».

La gestion du local Lab Chapelle est reprise quant à elle, en direct par le service social et urbain de la RIVP. Une personne en contrat d'alternance



sera déléguée sur les lieux pour l'ouvrir et l'animer afin qu'il reste à disposition des locataires et des associations.

Stéphanie Dubray paraît cependant confiante concernant la commercialisation rapide des lots maintenant vacants. D'autant que devant le constat que le concept de SOHO fonctionne difficilement, il semblerait que la Caisse des dépôts et consignations et la SAS Soho, actionnaires majoritaires de la RIVP, envisagent de séparer les locaux d'activité des logements. L'objectif ? Les louer séparément avec une baisse du loyer afin d'être plus attractifs et permettre l'entrée dans les lieux de nouvelles structures.

Recevant beaucoup de demandes, Stéphanie Dubray semble optimiste sur le fait que le quartier va « démarrer », et compte sur l'effet des JOP et l'ouverture du campus Condorcet pour attirer des nouveaux habitants et de nouvelles activités.

Dans l'immédiat, l'offre de restauration va s'étoffer avec l'ouverture d'une brasserie et d'un restaurant marocain, début septembre rue Pierre Mauroy. ●

SYLVIE CHATELIN

SIMPLON

Trump refait surface

Comme nous le révélions dans notre numéro 322, la statue de Donald Trump installée rue neuve de la Charbonnière avait été vandalisée et complètement détruite. Mais contre toute attente, alors que le candidat (populiste) à la présidentielle américaine a fait l'objet d'une tentative d'assassinat le 13 juillet dernier, l'œuvre est réapparue au même endroit. Toujours installé sur un petit chariot d'attelage, cet animal à quatre pattes a semble-t-il été reproduit plusieurs fois par son auteur, l'artiste d'origine hongroise Adesigne. Si ce dernier nous lit (enfin), qu'il n'hésite pas à nous écrire. ●



Maxime Renaudet

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18^E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18^E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 18€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : 31€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 59€
- Abonnement d'un an à l'étranger : 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an : 20€
- J'adhère pour 2 ans : 40€
- Je soutiens l'association : 80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom :

Pénom : Adresse :

E-mail :

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

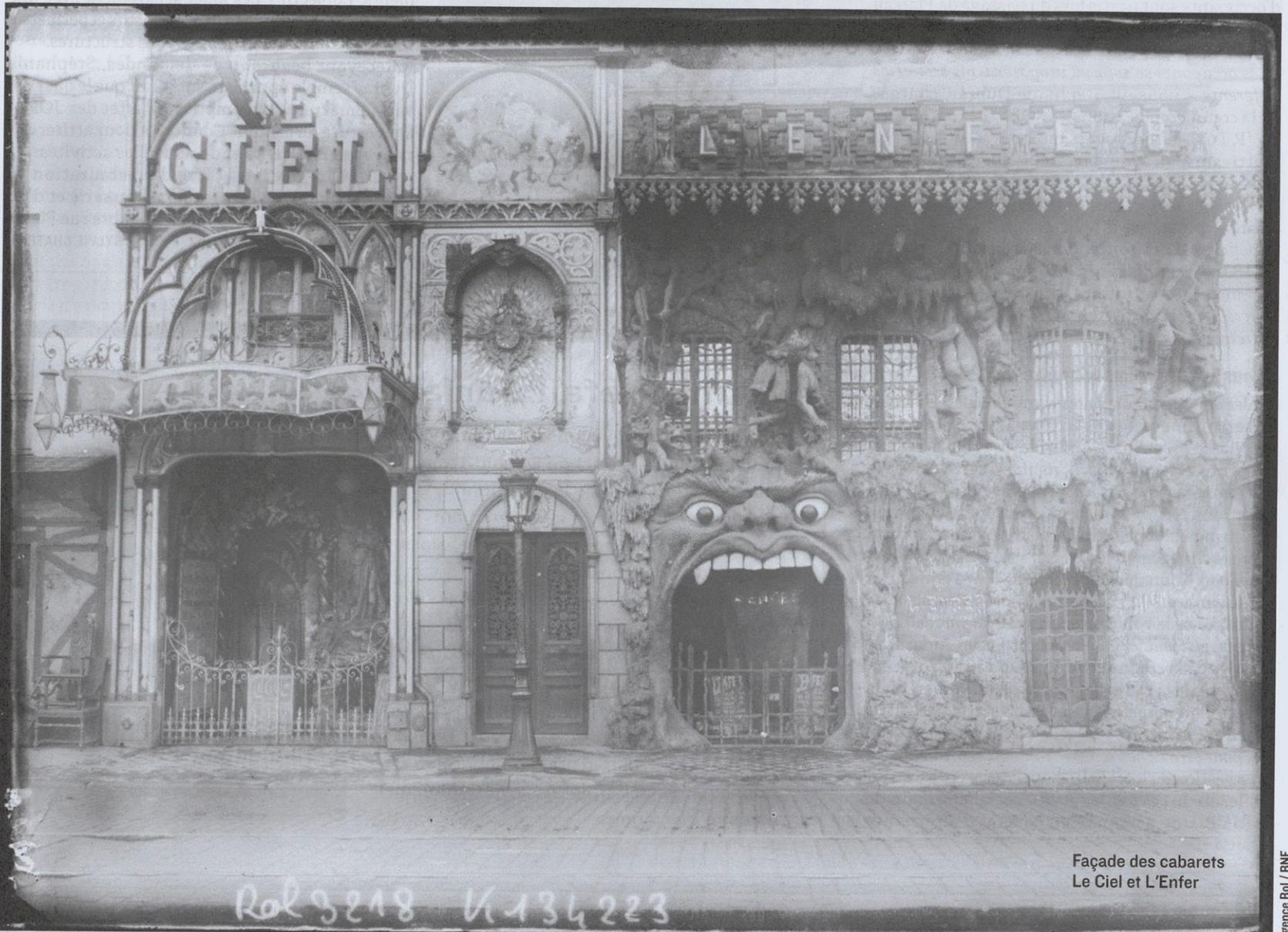
E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

LE CIEL, L'ENFER ET LE NÉANT

UNE EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Le quartier Montmartre a connu une période complètement folle, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe. Témoins de la fantaisie, de l'imagination et de la liberté de l'époque, trois cabarets invitaient les clients à pousser les portes de l'au-delà. Une provocation réprouvée qui attirera pourtant beaucoup de monde pendant plus de cinquante ans.



Façade des cabarets
Le Ciel et L'Enfer

Agence Rol / BNF

Montmartre est le pays des cabarets, la fin du XIXe siècle le temps de leur apogée et le boulevard de Clichy leur terrain de prédilection. Des deux côtés de cette artère qui ceinture la base de la Butte en quelques angles capricieux, d'est en ouest, ils vont s'épanouir en étonnantes devantures qui riment souvent avec leur enseigne : le Chat noir, bien sûr, mais aussi la Taverne du baigneur, le Caveau des quat'z'arts, le Moulin Rouge, le Rat mort, la Taverne des truands... Les plus métaphysiques sont le cabaret du Néant et les cabarets « jumeaux » et mitoyens du Ciel et de l'Enfer. La place Blanche, où ils se dressaient, était encore au moment de leur construction, le double lieu d'un vide et d'un mas-

sacre. Le vide avait été ménagé par l'incendie, en 1789, du pavillon de l'octroi (dit « la Barrière blanche ») installé au centre de la place ainsi que par la destruction, en 1869, du mur des Fermiers généraux qui était l'épine dorsale du boulevard de Clichy comme de tous les autres boulevards ceinturant Paris. Le massacre, lui, a eu lieu le 23 mai 1871, au plus fort de la semaine sanglante qui mit un point final à la Commune. Cent-vingt femmes – souvent de Montmartre – ont défendu la place contre les troupes des Versaillais mais sans succès. Celles qui ne sont pas tombées au combat ou qui n'ont pu s'enfuir, ont été sommairement exécutées sur place.

Sur le bord sud de cet espace, encore proche du terrain vague dans les années 1890, il y avait au

coin de la rue Fontaine, un petit marché couvert et le modeste Hôtel de la place Blanche. Côté nord trône, depuis 1889, l'ancien bal de la Reine blanche devenu le cabaret du Moulin Rouge depuis son rachat par deux compères très doués pour les affaires, Joseph Oller et Charles Zidler.

Provocants dès la façade

C'est là, à l'emplacement du marché désaffecté, aux numéros 51 et 53 du boulevard de Clichy, qu'en 1896 un certain Dorville, magicien et illusionniste de son état, érige ses deux cabarets jumeaux. Ce n'est pas un nouveau venu dans le quartier. Quelques années auparavant, il a déjà ouvert, presque en face, au numéro 34, le cabaret du Néant, lieu aussi célèbre qu'étonnant sur lequel nous reviendrons.

Pendant un temps, le Ciel et l'Enfer resteront séparés par l'étroite entrée de l'Hôtel de la place Blanche, avant que la façade de l'Enfer, ornée d'une impressionnante gueule de Léviathan, ne l'avale tout cru. Les façades des deux établissements sont parmi les plus spectaculaires que l'on ait construites à Paris, puisant dans tous les clichés possibles, inspirées autant de l'Art nouveau que du Grand Guignol ou des « mystères » médiévaux. Elles ont été abondamment photographiées, de sorte que nous pouvons aujourd'hui encore nous en faire une idée assez exacte.

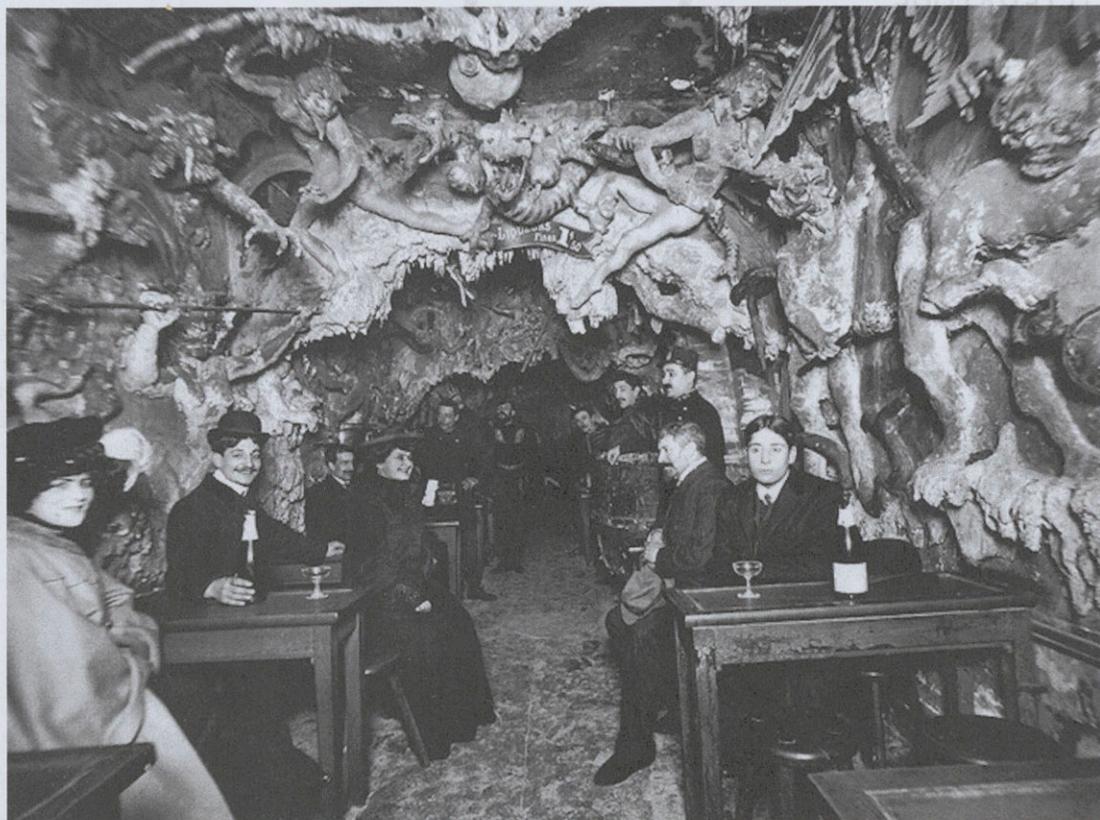
Ouvert le premier, le Ciel était la première destination que les croyants de l'époque visaient après leur mort. Pour y accéder, il fallait monter un long escalier menant d'abord dans une vaste salle voûtée d'ogives gothiques. Au son de l'orgue et de la harpe, des angelots battaient des ailes en vous aspergeant d'eau bénite ; Saint-Pierre, clé en main, vous accueillait sur le seuil. On dégustait dans des coupes sacrées du nectar et de l'ambrosie. Le dîner était agrémenté de tableaux vivants mi-humoristiques, mi-érotiques. Tous ces plaisirs pris, on montait un étage de plus pour accéder au véritable Paradis, sous des stalactites d'or, dans un envol de séraphins et de houris.

Généralement, quand on était client du Ciel, on finissait la soirée à l'Enfer. Le divertissement y était plus varié, plus pimenté, plus inattendu — chacun sait qu'au Paradis, on s'ennuie à mourir. Les curieux se laissaient englober par la gueule du diable, passant entre ses crocs luisants et sa langue rouge. Un Méphistophélès de carnaval (souvent le maître des lieux, dûment déguisé) les entraînait aussitôt vers de multiples et saisissantes découvertes : plafonds décorés de corps tordus par les tenailles de l'enfer, chaudron où l'on faisait bouillir les damnés (souvent un client volontaire), diables armés de fourches et mille tours de passe-passe. N'oublions pas que Dorville était un illusionniste, tandis qu'Antonin Alexander — qui a repris la gestion des deux cabarets à partir de 1898 — était un acteur familier du Grand Guignol.

Ange ou démon ?

Par un curieux hasard, les fenêtres d'André Breton, légendaire locataire du 42 rue Fontaine, où il a vécu de 1921 jusqu'à sa mort en 1966, donnaient directement sur les cabarets jumeaux. Les surréalistes, dès les années 20, se sont plutôt rassemblés au Cyrano, magnifique café Belle Époque, bordant le côté nord de la place Blanche et contigu au Moulin Rouge (qui à l'époque, était encore entouré d'un décor médiéval de clochetons et de tourelles). Mais il existe une photo de Man Ray représentant le groupe surréaliste rassemblé au Ciel, aux pieds du cochon doré nommé Porcus, une des divinités de l'endroit à laquelle il convenait de rendre hommage. Autre effet d'écho intéressant, pour l'exposition internationale du surréalisme de janvier-février 1938 à la galerie des Beaux-Arts de Georges Wildenstein, André Breton conçoit une salle « sombre comme une grotte » dont le plafond est entièrement recouvert de mille deux cents sacs de charbon accrochés là. Le tout semble inspiré par la grande salle sombre du cabaret de l'Enfer et son plafond où se tordent en 3D les corps nus des damnés.

Nous avons aujourd'hui une idée précise du décor in-



Harry C. Ellis / Wikipedia Commons

térieur des deux cabarets grâce aux descriptions, comptes-rendus de journaux, articles critiques, affiches publicitaires, tableaux, gravures et photos. Mais il y a plus : un petit film y a été tourné en 1949, quelques mois avant la fermeture de ces établissements, pour Christian Dior qui y a organisé un défilé de haute couture sur le thème « Ange ou démon ? ». On y voit de ravissants mannequins déambuler entre les sculptures médiévales, tourner sous les voûtes gothiques, se pencher sur le chaudron, caresser le groin de Porcus.

Du jus d'asticots et une sole pleureur

Fondé lui aussi par Dorville vers 1892, au numéro 34 du boulevard, le cabaret du Néant n'était pas en reste non plus. Car si sa façade n'était pas étonnante, l'intérieur et les divertissements proposés révèlent eux une veine plus âpre et plus satirique où l'on ne s'embarrasse pas particulièrement du bon goût. À tel point que la presse s'en est émue et que Dorville a dû se défendre en publiant un communiqué apaisant.

Dès l'entrée, le visiteur est accueilli dans la « salle d'intoxication » par des serveurs habillés en croquemorts, dans un décor funèbre où les tables sont des cercueils. Sous les lustres faits d'ossements humains, il déguste un verre de « jus d'asticots ». Puis, dûment mis en condition, il passe au caveau des trépassés, longue salle aux voûtes basses où il est invité (s'il est volontaire !), au son d'une musique funèbre jouée à l'orgue par un moine, à s'installer sur scène, dans un cercueil placé verticalement. Par un ingénieux jeu de miroirs, le public qui le regarde voit peu à peu sa chair se dissoudre et son squelette apparaître. On utilisait d'ailleurs le même procédé un peu plus loin, avec cette fois une femme assise sur une chaise (autre spectatrice volontaire, la malheureuse !) et dont peu à peu les vêtements disparaissaient pour la laisser entièrement nue... La salle riait et la victime qui

En 1904, des clients dans l'un des caveaux du cabaret de l'Enfer, fondé en novembre 1892 par Antonin Alexander, dit « Antonin ».

s'était prêtée au jeu ne comprenait pas du tout ce qui se passait. Il y avait aussi des spectacles avec spectres et revenants (toujours assez égrillards) que l'on dégustait avec le dîner. Sur la carte, la « sole pleureur » rivalisait avec la « raie quiem », le « ci-gît got rôti » avec les « macabroni », le « corbillard de fruits » ou encore les « choux-pleurs ». Il est précisé que le « posthume » de ville est de rigueur, et que « les invités peuvent être reconduits en voiture à leur dernière demeure ».

Des fantômes au serial killer

La durée de vie de ces trois cabarets est en soi remarquable. Pendant plus d'un demi-siècle, les Parisiens sont venus découvrir, trembler, s'extasier, s'indigner des spectacles peut-être un peu désuets qu'ils offraient après la Libération, alors que les multiples salles de cinéma du quartier en proposaient d'autrement impressionnants... Quoi qu'il en soit, ils ne disparaissent qu'à la fin des années quarante, le Néant en premier, puis le Ciel et l'Enfer.

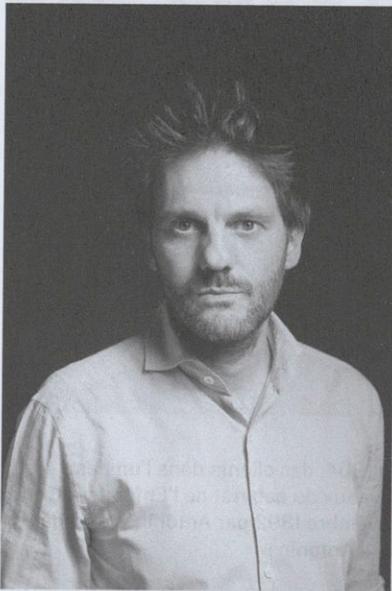
Aujourd'hui, à la place du Néant, on trouve un « hammam sauna libertin » à l'enseigne de Moon City, dont la devise est « Au Palais des plaisirs, vos fantômes sont rois ». Quant à eux, l'Enfer et le Ciel ont été en 1950 entièrement absorbés par le grand magasin Monoprix, dont l'entrée principale se situe exactement à l'endroit où s'ouvrait la gueule du Léviathan de l'Enfer. C'est très précisément là, le 26 mars 1998, que Guy Georges, le célèbre « tueur de l'Est parisien », coupable du viol et du meurtre de sept jeunes femmes, est reconnu par un policier. Interpellé, il tentera de s'enfuir en traversant le magasin, mais finira par être arrêté au milieu du rayon parapharmacie, là même où naguère Méphistophélès recevait les visiteurs de l'Enfer par ce funèbre message de bienvenue : « Entrez ! Et soyez damnés. » ●

BÉATRICE DUNNER

LITTÉRATURE

DES SORCIÈRES À LA GOUTTE D'OR

Avec son deuxième roman *Nous sommes immortelles*, Pierre Darkanian nous plonge dans deux histoires de la marginalité : celle des sorcières et celle de son quartier.



Abigail Aupeirin



Biberonnée à deux pas d'où résidait Jeanne Weber alias l'Ogresse de la Goutte d'Or, Janis Meyer est une enfant du quartier. À près de 40 ans, elle rêve de devenir une artiste plasticienne reconnue. Elle mise tout sur sa future toile, dont la création lui a été confiée au cours d'une de ses paralysies du sommeil, lesquelles lui font voir une sorcière. Cette hallucination est le point de départ du roman de Pierre Darkanian, qui a ce trouble du sommeil depuis la vingtaine. « Au moment

de l'endormissement ou du réveil le corps est endormi mais l'esprit est éveillé, donc le cerveau panique et invente une présence dont on a la conviction qu'elle va nous étouffer, explique l'auteur. Quand la sorcière est revenue à la mode lors de la dernière vague du féminisme, je me suis dit que c'était une bonne manière de parler de notre époque. »

Pour ça, le roman donne à voir deux visions du féminisme à travers ses deux protagonistes. Celle de Jeanne Meyer, « qui se fonde dans toutes les différentes vagues du féminisme et qui est

très prosélyte en ce sens-là » ; et celle de sa fille Janis, « qui est un peu tout l'inverse car elle est au départ plutôt réfractaire au néo-féminisme » et qui se sent un peu dépossédée de sa propre identité de sorcière. « Ça m'amusait d'avoir deux personnages réellement féministes mais de manière différente. Je voulais que ce soit des sorcières au sens moderne du terme et au sens premier : des femmes soupçonnées de jeter des sorts et d'avoir un accès privilégié au diable. »

Une goutte d'onirisme

Avocat de formation – il a notamment défendu François Asselineau ou Flavien Moreau, le premier djihadiste français jugé à son retour de Syrie – Pierre Darkanian s'est installé à la Goutte d'Or il y a cinq ans. Soit juste avant le confinement et les prémices de son second roman. Il a vite apprécié ce territoire tant pour sa vie de quartier que pour son histoire sociale, qui transparaissent toutes les deux dans ce roman écrit en trois ans après un épilage minutieux des archives locales. « Au-delà du fait que j'y habitais, la Goutte d'Or c'est un peu une histoire de la marginalité car c'est un quartier ouvrier et d'immigration, remarque-t-il. C'est le cas aussi de la sorcière, qui est toujours en marge de la société et de l'histoire. »

Voilà pourquoi l'auteur, adorateur du réalisme magique dans la fiction, a associé deux histoires de la marginalité, faisant de la Goutte d'Or un territoire fantastique duquel Jeanne et Janis ne sortent que très peu. « Je trouvais ça intéressant, d'autant que je

me suis rendu compte qu'on trouvait pas mal de choses sur le côté ésotérique de ce quartier », raconte celui qui a appris pendant le confinement que l'école maternelle Marcadet, située en face de chez lui, est construite...sur un ancien cimetière. Pas étonnant donc que ce roman – qui navigue entre passé et présent, fémi-

nisme et sorcellerie – oscille également entre réalisme et onirisme. C'est d'autant plus le cas quand la mère de Janis disparaît subitement et que des événements surnaturels se multiplient au pied de l'église Saint-Bernard. C'est d'ailleurs à deux pas d'elle, à La Régulière que Pierre Darkanian dédicacera son ouvrage le 5 septembre prochain. L'occasion de découvrir ce « roman-monde » et l'excellente sélection féministe de cette librairie qui ne s'adresse pas qu'aux sorcières de la Goutte d'Or. ●

MAXIME RENAUDET

Nous sommes immortelles, aux éditions Anne Carrière, 475 p, en librairie depuis le 23 août.

CHÂTEAU ROUGE D'HÉLÈNE MILANO L'ÂGE DES (PAS) POSSIBLES

Le cinéma, fiction ou documentaire, investit l'école. Comme si celle-ci était le réceptacle et le révélateur des travers de notre société. Hélène Milano s'est, dans ses deux précédents longs métrages, intéressée aux lycéens. Avec *Château Rouge* elle repart en amont, auprès des collégiens, au moment où une première orientation va infléchir leur avenir.

Avant d'être réalisatrice Hélène Milano a été comédienne, a travaillé à Marseille dans le théâtre d'un quartier populaire, a assisté différents cinéastes. Elle a finalement opté pour le documentaire. Ses sujets de prédilection : le corps et la construction de l'individu. L'adolescence, ce moment de toutes les transformations, la captive.

Son projet l'amène à s'installer au collège Clémenceau, à la Goutte d'Or. Un établissement qu'elle connaît bien puisque son mari en a été le principal. La cinéaste met en place un rendez-vous hebdomadaire avec les élèves volontaires issus des quatre classes

de 3e, aidée par les assistants d'éducation dont elle souligne l'importance. Chaque mardi des exercices sont proposés aux adolescents, avec ou sans caméra.

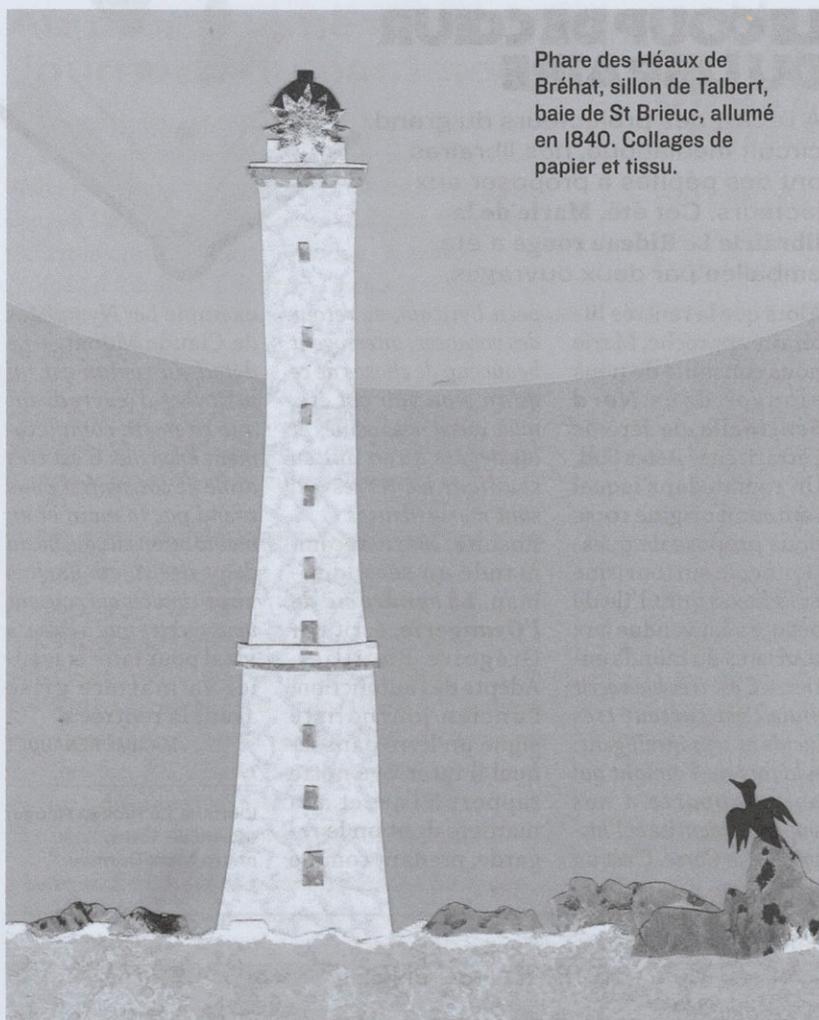
De Clémenceau à Cannes

Peu à peu chacun s'affirme, parle de ses rêves. Avec la crainte qu'ils se fracassent. Entre le système, enclin à reproduire le même modèle social, et le manque de confiance en eux-mêmes il faudrait déplacer des montagnes pour que ces gamins accèdent à la voie royale ouverte à d'autres. Le corps enseignant, malgré ses efforts, ne parvient pas à dy-

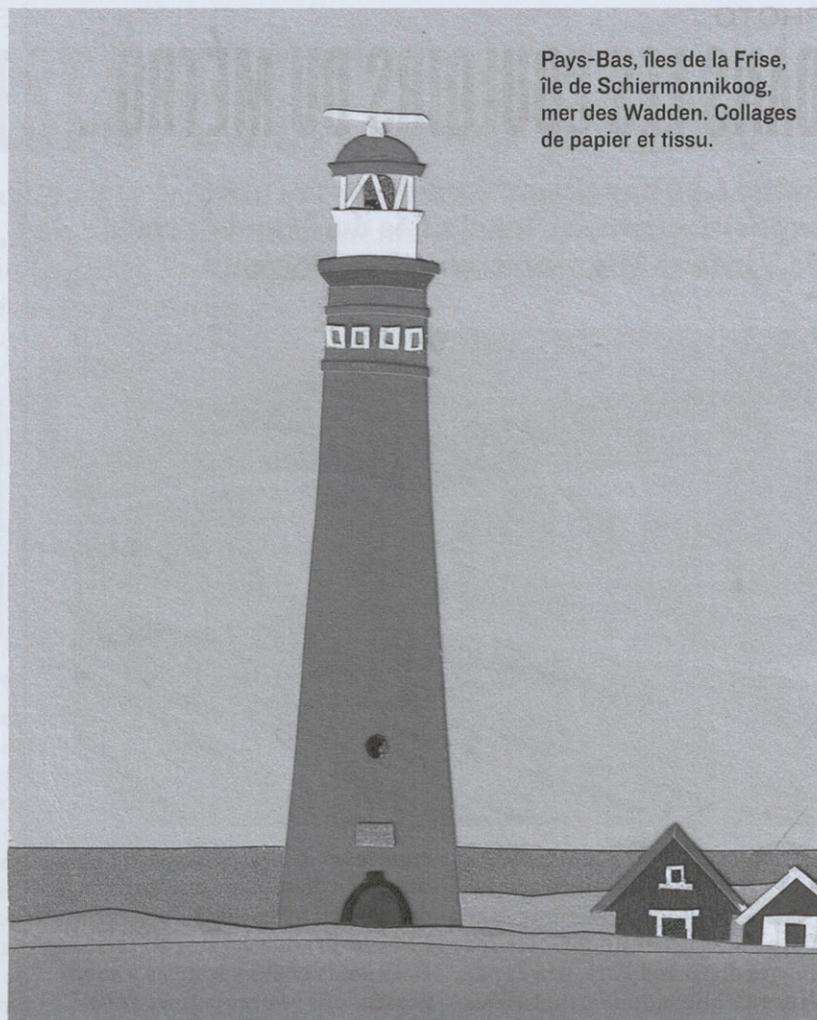
namiter le déterminisme qui les enferme, l'un d'eux déclare : « Devant moi c'est comme si il y avait une porte blindée. » Les séquences se partagent entre une chronique de la vie quotidienne au collège et des entretiens face caméra avec chaque élève. Hélène Milano a emmagasiné 120 heures de rushes. Il faudra une lente décantation pour aboutir à un film de moins de deux heures. Le ministère de l'Éducation nationale a apporté son soutien à cette entreprise. *Château Rouge* sera projeté et débattu dans les établissements scolaires. Il a été projeté à Cannes dans la sélection de l'ACID (Association pour le cinéma indépendant pour sa diffusion). ●

MONIQUE LOUBESKI

Avant-première de *Château Rouge* le vendredi 20 septembre à 20 h au Louxor en ouverture du week-end consacré à la sélection de l'ACID. Sortie en salle en janvier.



Phare des Héaux de Bréhat, sillou de Talbert, baie de St Brieuc, allumé en 1840. Collages de papier et tissu.



Pays-Bas, îles de la Frise, île de Schiermonnikoog, mer des Wadden. Collages de papier et tissu.

EXPO

LES PHARES, DU BOUT DU MONDE ÉCLAIRENT LA CHAPELLE

Le centre d'animation Rachid Taha présente, dans le cadre des Journées européennes du patrimoine, une exposition originale, faite de collages représentant des phares de tous les pays du monde (ou presque !). Les phares, la plasticienne autodidacte Catherine Bayle les a observés depuis longtemps puisqu'elle vit en Bretagne, dans le Finistère, où toutes les pointes rocheuses sont animées de ces lumières tournantes la nuit qui révèlent l'immensité sombre des mers, leurs dangers mais sont aussi sources de réconfort. « *En assemblant des bouts de papier colorés pour donner forme à une silhouette de phare, je me trouve à la rencontre de trois aventures formidables : celles des bâtisseurs qui ont érigé ces phares, celles des gardiens qui les ont fait vivre, celles des marins qui ont guetté l'apparition des feux signalant l'approche de la côte — du port espéré ou du danger redouté* », raconte Catherine Bayle pour commenter ce travail minutieux et fruit d'un travail documentaire très précis qui l'a conduite à couper, assembler, coller des fragments de papiers peints donnant vie à ces constructions. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Du 3 au 28 septembre au centre Paris Anim' Rachid Taha, 26 boulevard de la Chapelle, métro La Chapelle.

SUR LE PONT SAINT-ANGE, UNE BALADE PHOTOGRAPHIQUE DÉROUTANTE

Les passants peuvent apercevoir sur les grilles du pont Saint-Ange d'intrigants clichés. Un jeune touriste en short, au sourire béat, prend la pose devant des paysages de volcans en éruption, apparemment indifférent au danger, fier de lui. Ce jeune écervelé, qui semble porter l'art du selfie à de nouveaux sommets de trivialité, c'est Thomas Mailaender, qui présente ici quelques tirages de son projet Extrem Tourism. L'artiste s'est fait une spécialité de collectionner ou de singer, les productions photographiques les plus dérisoires et absurdes, de manière méthodique et obsessionnelle. Une partie de ces

cliché ont été dénichés sur internet, dans des brocantes ou ailleurs. Que faire de ces milliards de clichés inutiles, ratés, laids, que l'humanité accumule à un rythme s'accéléralant ? Que penseront de nous les futurs archéologues lorsqu'ils découvriront ces artefacts ? Sur les grilles côté sud, on peut découvrir une partie de la série Wrong photography (photographie ratée/fausse). Les photographies ratées sont-elles moins belles, moins fidèles à la réalité que les autres ? Ces deux séries sont des extraits de l'exposition consacrée à cet artiste, Thomas Mailaender : lles belles images, à la Maison européenne de la photographie (4e), jusqu'au 29 septembre. Le pont Saint-Ange accueille régulièrement des expositions-balades de photographie contemporaine (dans le cadre du projet « Embellir Paris », Mairies des 10e et 18e). ●

JOACHIM JARREAU



Pont Saint-Ange, entre les métros La Chapelle et Stalingrad.

PHOTO

DANS LES COULOIRS DU MÉTRO...

Entre La Chapelle et Gare du Nord, une exposition affiche les clichés du Grand Paris de Vincent Migrenne, qui vit tout à côté.



Stéphane Dussauby

« Quel plaisir que mes photos soient visibles de mon entourage. » Et pour être visibles, elles sont visibles les images du Grand Paris prises par Vincent Migrenne et installées dans le couloir du métro La Chapelle qui mène à la Gare du Nord. L'exposition est le résultat d'une commande qui lui a été passée par le média local en ligne Enlarge your Paris (EYP) et les Magasins généraux. D'abord conçues pour intégrer le Guide des Grands parisiens dont la deuxième édition est sortie en mai dernier, elles sont également exposées dans treize stations de métro dans le cadre du programme « la RATP invite ». En septembre elles seront également installées dans les couloirs de l'aéroport d'Orly.

Vincent, qui habite le 18e depuis une trentaine d'années est un photographe autodidacte. Il travaille comme rédacteur dans la publicité et le marketing. Jusqu'à il y a peu, la photo était davantage un loisir, sa « nourriture spirituelle » comme il dit. « Je photographie beaucoup au quotidien, par pur plaisir. » Des formats carrés, des scènes très colorées, parfois décalées, souvent insolites qu'il poste sur son compte instagram (@vinmig).

300 sites explorés en quatre mois

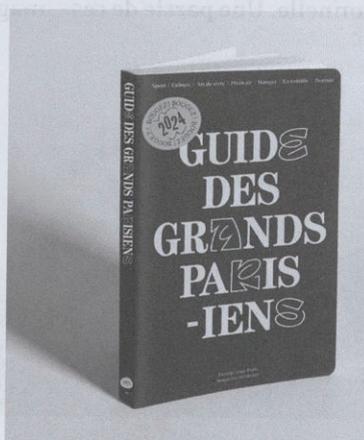
Puis il a participé à quelques concours (organisés notamment par la RATP, l'agence Magnum ou le magazine Réponses photo) où ses clichés ont été sélectionnés et ont gagné en visibilité. C'est ainsi qu'il a rencontré l'équipe d'EYP, qui lui a alors confié 300 adresses à photographier pour le guide. « C'est comme s'ils avaient acheté

mon "esprit photographique". » Vincent a donc passé quatre mois, de juin à octobre 2023 à arpenter l'Île-de-France à vélo. Tous ses week-ends et ses vacances y sont passés. « Le vélo me permet de voir des choses que je ne verrais pas en voiture ou en scooter et de multiplier les occasions d'explorer. »

La rencontre avec l'équipe d'EYP lui a aussi permis d'attirer l'attention sur son quartier de La Chapelle – il habite la rue Pajol depuis huit ans. Un quartier qu'il continue de photographier régulièrement comme en témoigne son compte instagram. Même si le sujet du media se situe plutôt en dehors du périphérique, Vincent a quand même réussi à glisser une petite interview sur le site qui rend hommage à son quartier de vie. « Vous verrez qu'on va en parler de plus en plus, assure-t-il. C'est un quartier en pleine mutation, mais qui reste populaire et où on se sent bien. » ●

SANDRA MIGNOT

Métro La Chapelle, jusqu'à fin septembre. <https://www.enlargeyourparis.fr/>



LE COUP DE CŒUR DU LIBRAIRE

À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à proposer aux lecteurs. Cet été, Marie de la librairie Le Rideau rouge a été emballée par deux ouvrages.

Alors que la rentrée littéraire approche, Marie nous conseille de nous plonger dans **Nord Sentinelle**, de Jérôme Ferrari, chez Actes Sud. Un roman dans lequel l'auteur d'origine corse nous propose de questionner le surtourisme et la façon dont l'île de beauté s'est vendue aux touristes du monde entier. « C'est très bien écrit mais c'est surtout très lucide et très intelligent. À la fois sur l'aimant qui nous rapporte à nos sources, l'identité et l'histoire de la Corse. C'est un

petit livre qui, au retour des vacances, interrogent beaucoup de choses de ce qu'on a pu voir cet été, mais aussi nos racines et les dégâts qu'on fait en souillant les terres qui sont merveilleuses ».

Ensuite, Marie recommande un second roman, **Le syndrome de l'Orangerie**, écrit par Grégoire Bouillier. Adeptes de l'autofiction, l'ancien journaliste signe un livre dans lequel il interroge notre rapport à l'art et à la manière dont on le regarde, prenant comme

exemple *Les Nymphéas* de Claude Monet. « Le début du roman est un petit chef-d'œuvre avant que ça parte complètement en vrille. C'est très drôle et corrosif, il nous prend par la main et en même temps il touche du doigt des sujets parfois un peu limites qui peuvent nous mettre mal à l'aise. » Idéal pour faire travailler sa matière grise avant la rentrée. ●

MAXIME RENAUDET

Librairie Le Rideau Rouge, 42 rue de Torcy, métro Marx Dormoy.

LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LES FRÈRES PÉTARD DE HERVÉ PALUD (1986)

Si on ne peut pas rire de trucs sérieux de quoi va t'on rire ? Cette phrase de Coluche, disparu depuis peu, placée en exergue du film, résume bien une tendance des comédies de l'époque à rigoler des problèmes graves : ici le trafic de drogue. Après *Marche à l'ombre* avec Michel Blanc, le beau gosse Gérard Lanvin est associé à un autre comique, Jacques Villeret.

Momo est le fils chômeur d'un père gardien de la paix. Manu bosse dans un resto où il reste dormir à l'insu de son patron. Aussi lorsqu'un nommé Sammy leur propose de rapporter des statuettes africaines

d'Amsterdam ils sautent sur l'occasion. Sans se douter que les objets d'art sont bourrés de shit. Rétribués en nature ils sont contraints de s'improviser dealers.

L'action se passe principalement aux Halles. Dans une boîte décorée façon déglingue, Carol Fredricks vocalise sur *Paris est une blonde*. Pas loin Alan Pacadis se retrouve coincé dans une sanisette Decaux.

Il subit le programme de nettoyage. Et ça chatouille !

Manu et Momo passés pros dans le négoce, vont s'approvisionner chez des africains rue Briquet. Certains, n'aimant pas la concurrence, se lancent aux trousses du duo. Rejoints par des policiers en surveillance. Momo parvient à monter dans le funiculaire après avoir sauté par dessus le tourniquet. Manu emprunte une moto-crottes, grimpe les escaliers de la rue Foyatier pour récupérer son copain rue Saint Eleuthère. Il ouvre alors le réservoir de l'engin nettoyeur qui se déverse sur les marches. Et sur les

poursuivants qui pataugent dans une purée de déjections canines.

Changement de décor dans la dernière séquence. Les frères Pétard, vêtus de costumes blancs, évoluent dans un cadre exotique. Discutant avec des producteurs de la qualité de leur récolte. Clin d'oeil à la publicité Jacques Vabre et à son célèbre gringo. ●

MONIQUE LOUBESKI



Au programme des Journées du patrimoine

Pour sortir des sentiers battus, le week-end des 21 et 22 septembre, pourquoi ne pas tenter une visite commentée des travaux de restauration en cours à l'église **Saint-Bernard de La Chapelle**, sur trois œuvres monumentales : le retable sculpté d'Adolphe Geoffroy-Dechaume, les fonts baptismaux d'Henri Parfait, les peintures murales de Tony Robert-Fleury. On pourra en profiter pour admirer le magnifique orgue Cavallé-Coll, dans son état d'origine, classé aux Monuments historiques. (11 rue Affre, 15 h, sur réservation : journeesdupatrimoine.culture.gouv.fr).

Pour d'autres découvertes insolites :

Le pôle archéologique du département d'histoire de l'architecture et d'archéologie de Paris (DHAAP) ouvre exceptionnellement ses portes au public. En charge des fouilles préventives lors de certains chantiers, il a aussi pour mission de conserver les objets issus de ces fouilles. En 2021, ses réserves ont été installées sur un nouveau site, près de la porte de La Chapelle (voir notre numéro de septembre 2022).

Visite des richesses patrimoniales du lycée Jacques-Decour : grand parloir, cour d'honneur, musée, théâtre, chapelle, ancienne bibliothèque, couloir des moulages, cabinet de physique. patrimoine.decourasso@gmail.com

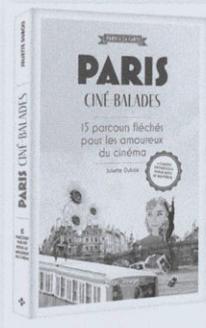
Un mystérieux itinéraire des Loups de la Butte, en 2 CV... sur les traces des Apaches ! contact@parisitour.fr

Et le cimetière Saint-Vincent, l'atelier Rozsda au Bateau-Lavoir, etc.

GUIDE/LIVRE

PARIS EST UNE FÊTE... DU CINÉMA

Retrouver sa ville à la rentrée en la contemplant d'un autre œil. Par exemple, comme le décor de cinéma qu'elle est. Juliette Dubois publie le guide *Paris ciné-balades*, quinze parcours fléchés pour les amoureux du cinéma.



Depuis une dizaine d'années Juliette Dubois arpente les rues de la capitale dans tous les sens et sur les deux rives. Suivie de groupes ravis de déambuler sur les traces de François Truffaut ou d'Agnès Varda. Et de découvrir que Paris, au cours du temps, s'est adapté à toutes les ambiances : la noirceur du polar, la vigueur des films d'action, le glamour à l'américaine, la fantaisie débridée du cinéma comique. Peu surprenant qu'elle ait eu l'envie d'en faire un guide.

Juliette, historienne de formation, a réuni ses deux passions : Paris et le septième art pour inventer les « ciné balades ». Après s'être faite connaître sur Pariscope et des sites de sorties culturelles, elle se lance dans une première déambulation traitant des débuts du cinéma.

Montmartre parmi les itinéraires plébiscités

Depuis les thèmes se sont enrichis et diversifiés. En liaison avec certaines expositions de la cinémathèque ou suggérés par les participants. Eric Rohmer, Claude Sautet et Catherine

Deneuve sont à l'honneur en ce moment. Tout le monde dit « *I love you* » à Montmartre. De loin l'itinéraire le plus demandé. Certains viennent pour la carte postale qui les a fait rêver de Paris (les visites se font aussi en anglais). D'autres désirent connaître l'envers d'une image parfois trop clinquante. Sans compter les groupes scolaires.

Les réactions des enfants font la joie de la guide. Lorsqu'un gamin lui demande si elle a connu Georges Méliès. Ou qu'un autre se désole en voyant la statue de Marcel Aymé en passe-muraille. Le monsieur est vraiment coincé dans le mur ? La rue offre aussi quelques surprises. Des rencontres avec des acteurs : Reda Kateb, Jean-François Balmer ou Denis Lavant qui avait perdu son chat, voire des tournages en cours.

Paris ciné-balades contient une quinzaine de chapitres dont celui consacré à Amélie Poulain dont le minois est récemment réapparu sur les grands écrans. Le lecteur-promeneur pourra s'amuser à suivre le jeu de piste inventé par notre héroïne à destination de son amoureux Nino jusqu'au sommet du Sacré Cœur. Bonne lecture et bonne visite. ● MONIQUE LOUBESKI

Paris ciné-balades aux éditions Hugo image, disponible en librairie (19,95 €) ou en ligne sur www.cine-balade.com

DANSES ET MUSIQUES URBAINES

LA PETITE CEINTURE EN RYTHME

Clignancourt danse sur les rails est de retour. Le festival affiche un alléchant programme de danses urbaines et de rap.

Ce qu'on tente cette année, c'est de mêler des artistes émergents du 18e, avec d'autres plus chevronnés et de renommée internationale », résume Denis Loubaton, directeur artistique de « Clignancourt danse sur les rails ». Pour sa onzième édition, le festival se concentre sur une grande après-midi (au lieu des deux jours habituels) et a été déplacé à la fin septembre (notamment pour cause de JOP). Une résidence de deux jours précèdera le spectacle. Accueillie à la Maison de la conversation, celle-ci permettra à deux artistes émergents du 18e de rencontrer des danseurs déjà internationalement reconnus. Akira Yoshida (Espagne), accompagné de Chris Fargeot (France) et Eliana Stragapède (Belgique)

prépareront ainsi une performance avec Charlito et Hisma, deux danseurs déjà très suivis sur les réseaux sociaux.

Deux spectacles seront également joués par Akira Yoshida, et la compagnie du chorégraphe



Eric Barneo / Logna

Nicolas Huchard, qui a notamment travaillé avec Christine and the Queens et Madonna.

Côté local, trois artistes du quartier sont attendus. La jeune chanteuse Merveille (dont nous vous parlions dans notre numéro 327) montera sur

scène. Ainsi que les rappeurs Bayass et Juste Shani (lauréate 2022 du dispositif Rappeuse en liberté). La Sierra Prod proposera également une session issue d'un programme d'initiation au rap mené parmi ses adhérents.

Le festival est désormais porté, non plus par

Les amis des Jardins du Ruisseau, mais par une nouvelle association : Les ami.e.s de la serre du Ruisseau, les deux projets (jardins et serre) ayant été l'objet d'une scission après les travaux d'accessibilité de la petite ceinture au public. « Les travaux avaient nécessité la destruction du parquet installé sur les rails (en contrebas de la Recyclerie, ndlr), précise Denis Loubaton. Mais il a été reconstruit et appartient désormais à la Ville. »

A terme, l'objectif est bien sûr de revenir à un format de festival sur deux jours. Et pourquoi pas de réunir des acteurs d'autres points de la petite ceinture. « Cela nécessitera de construire des partenariats dans le long terme, précise Denis Loubaton. Pour l'instant il s'agit de faire rayonner la porte de Clignancourt et de

faire se rencontrer les publics. » ● SANDRA MIGNOT

Clignancourt danse sur les rails, accès par le 110 rue du Ruisseau. Métro porte de Clignancourt. De 14 h à 19 h. Entrée libre.

JAMMEUR LOCAL

Arrivé en France il y a une dizaine d'années, Ameth Sissokho fait vivre dans la Goutte d'Or les traditions musicales de sa famille et de son pays d'origine, le Sénégal. Fils de griots, il attache aussi une importance particulière à la médiation sociale.



Pour rencontrer Ameth Sissokho, le mieux c'est d'aller un vendredi soir au bar musical Le 34, situé rue Léon à la Goutte d'Or. C'est là, en effet, qu'il anime chaque semaine la « Jam Locale », une soirée d'improvisation aux sonorités afro et groovy, ouverte à ceux qui chantent ou jouent d'un instrument. Avec son chapeau en biais et son gilet, un brin sapeur, Ameth se donne à fond face à un public enthousiaste et souvent tellement nombreux qu'on a du mal à se frayer un chemin vers la scène. Non seulement il encadre le déroulement de la soirée, mais il met également la main à la pâte en accompagnant certains morceaux de sa voix profonde ou avec sa guitare, et cela jusqu'à la fermeture du lieu, sans jamais perdre son sourire rayonnant et généreux.

Animation et médiation

En réalité, la « Jam Locale » au 34 n'est souvent que la deuxième partie de sa soirée du vendredi. La première, il la passe au Poulpe, une ressourcerie qui se trouve de l'autre côté de la rue et qui propose des concerts à l'heure de l'apéro. Là encore, c'est Ameth qui gère l'animation et la programmation artistique, depuis septembre 2020. « Au départ, j'avais postulé pour un emploi de menuisier, mais il était déjà pris. Puis, compte tenu de mon expérience musicale, le Poulpe m'a proposé ce rôle d'animation », nous explique-t-il.

Ça tombe bien, car la médiation sociale est un rôle qu'Ameth endosse avec plaisir. Issu d'une famille de griots musiciens, il a un sens aigu de la

transmission, du partage et de la tradition. « Les griots chantent l'histoire et les coutumes de l'Empire mandingue, et c'est toujours très important pour moi aujourd'hui », souligne-t-il. L'Empire mandingue était un Etat africain médiéval fondé au XIII^e siècle qui connut son apogée sous le règne de Kankou Moussa (1312-1337). Il s'étendait sur des parties des actuels Mali, Sénégal, Gambie, Guinée, Guinée-Bissau, Burkina Faso, Côte d'Ivoire et Mauritanie.

Lui, Ameth a grandi au Sénégal jusqu'à l'âge de 22 ans. Il a été élevé par sa grand-mère, Mahawa Kouyaté, une chanteuse très connue dans le milieu de la musique traditionnelle mandingue. Par le passé, elle s'est produite de nombreuses fois avec son défunt mari Soundioulou Sissokho, un célèbre joueur de kora, instrument de musique à cordes d'Afrique de l'Ouest. Ensemble, ils étaient désignés comme « le couple royal de la musique mandingue ». Cette tradition musicale est perpétuée par les enfants et petits-enfants, et notamment Ameth.

L'Echomusée comme tremplin

Arrivé en France en 2013, celui-ci a rejoint ses parents, qui habitent la Goutte d'Or. Rapidement, il

croise le chemin de Jean-Marc Bombeau, animateur et créateur de l'Echomusée, une galerie associative située au 21 rue Cavé. « Un jour il a débarqué avec une calebasse. Il voulait fabriquer une kalimba (un instrument de musique idiophone africain, NDLR) pour accompagner ses parents lors d'un concert, raconte Jean-Marc. On l'a réalisée ensemble dans l'atelier qu'on avait dans le sous-sol. C'est comme ça qu'on est devenus amis ».

Par la suite, Ameth transforme le sous-sol de l'Echomusée en salle de répétition en s'appuyant essentiellement sur des équipements de récupération. C'est là qu'il fonde son premier groupe, le Sora Yaa Band. Il s'entoure alors d'un bassiste (Karamba Kouyaté), d'un batteur (Karamo Dioubaté) et d'une accordéoniste (Lise Belperron). Ensemble, ils produisent un son original, fusionnant la musique mandingue, mbalax, afro-cubaine, jazz et blues. Le chant est en malinké, wolof, anglais ou français.

En contrepartie de cet accès à la cave, Ameth gère l'ambiance musicale de l'Echomusée, avec la programmation d'une soirée jam tous les mercredis. « Il est doté d'une personnalité très ouverte et très entraînant. Il est toujours prêt à rendre service. Sur le plan musical, il est à la fois auteur et compositeur. Et sa grande force c'est sa voix », poursuit Jean-Marc. Ce rendez-vous hebdomadaire a duré environ deux ans, jusqu'à ce que les plaintes d'un voisin y mettent fin. Ameth et ses amis se sont alors mis à la recherche d'un autre lieu. Ils ont joué à l'Omadis, un bar qui n'existe plus aujourd'hui. Ils ont aussi fait des tentatives au Lavoir moderne parisien, sans grand succès. C'est finalement au bar Le 34 qu'ils ont trouvé un nouveau port d'attache.

Respect des traditions

En parallèle Ameth a créé un second groupe, le Yakar Trio, toujours d'inspiration mandingue, mais avec des sonorités plus électro. Le groupe s'est produit en juillet dernier aux Ateliers Médicis de Clichy-sous-Bois. Le fils de griots a aussi réalisé deux albums, Meya en 2019 et Sora Yaa en 2022, et multiplie les collaborations artistiques en France et à l'étranger. En ce mois de septembre, Ameth participera aussi au festival solidaire des Arènes de Montmartre, organisé par l'association Strada Dell'Arte.

« Un jour il a débarqué avec une calebasse. Il voulait fabriquer une kalimba pour accompagner ses parents lors d'un concert. On l'a réalisée ensemble dans l'atelier qu'on avait dans le sous-sol. C'est comme ça qu'on est devenus amis »

Mais toutes ces activités ne font pas oublier à Ameth ses racines. Il continue, par exemple, de remplir son rôle de griot dans les cérémonies de la communauté mandingue. « Quand il y a un décès, je vais m'occuper de la location d'une salle pour le recueillement et de la collecte des fonds pour renvoyer le corps au pays », nous explique-t-il. À la veille d'un concert important, il n'hésite pas non plus

à consulter son marabout, qu'il connaît de longue date. « C'est le fils du marabout de mon père. C'est une fonction héréditaire, comme celle des griots », ajoute-t-il. Au quotidien, sa fonction de griot lui permet aussi de faire de la médiation entre les gens de sa communauté, pour résoudre certains problèmes.

Et que pense-t-il de la Goutte d'Or, où il vit depuis cinq ans ? « C'est un lieu vivant et particulièrement humain. On se croise et on se dit bonjour, même si l'on ne se connaît pas. Ici, les cultures sont comme différentes couleurs qui, en se mélangeant, donnent la couleur de l'or. » ●

GILBERT KALLENBORN